

mensuel

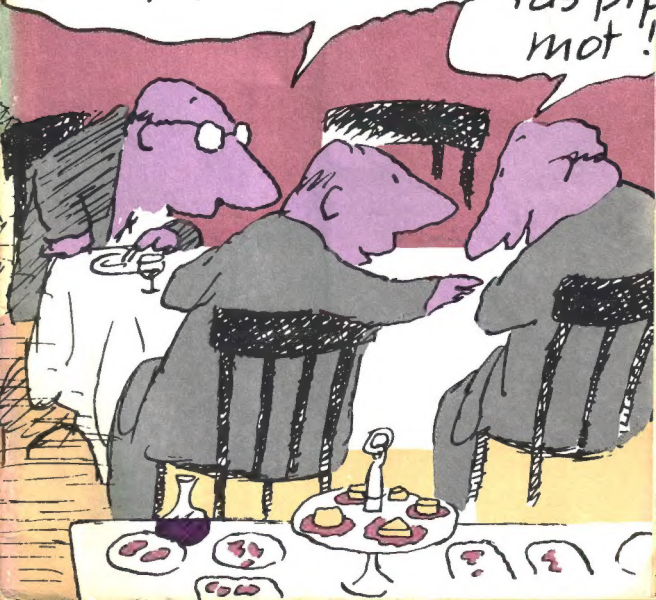
Journal plein d'humour
et de bandes dessinées

Décembre 74 - 6 francs
n° 71

Charlie

pas pipé mot !...

Pas pipé
mot !



LE GRAND DUDUCHE

en vacances



VIENT DE PARAÎTRE
EN VENTE PARTOUT : 18 F.

CHARLIE

- 
- 3 Copi
11 Paris
16 BOY TOY
FOSSYKE SAGA
19 Andreu-Pichard
EDOUARD
26 Hermann
KRAZY KAT
28 Sengul
MONSIEUR LAMBERT
40 Andriev
S.F.
41 Hugot
57 Andriev
DICTONNAIRE
59 Cetty Millet
ALPHABET
60 Resat
LA VIE AU GRAND AIR
62 Maza
LE HEROS CLANDESTIN
73 CUCULLUS
74 Feiller
75 Sengul
ANDY CAPP
78 Cetty Millet
79 Cabo
CATHERINE
80 Daniel Cox
AU CHARLIE
82 Schultz
PEANUTS
86 Grastel
PETITS MOQUETS
88 Kurtzman-Elder
GOODMAN BEVER

Pas de Buzzelli, ce mois-ci, les dessins doivent être en rade quelque part entre la France et l'Italie, vous saurez la suite de H.P. plus tard.

Le mois dernier, je ne vous avais pas présenté « le retour de l'homme tronc » dessiné par Pétillon, imaginé par Dionnet et Mandryka, parce que c'est au dernier moment que ce chef-d'œuvre me fut proposé et qu'en catastrophe nous le portâmes à l'imprimerie, « l'homme tronc » reviendra dans « Charlie », c'est un héros selon mon cœur.

Copi, à eu le temps de dessiner pour « Charlie » entre deux pièces de théâtre. Salut, Copi, je vais venir te voir, porte Saint-Martin, dans « God Bye Mister Freud » et puis, j'irais te serrer la main dans la loge et je te dirai : « merci, grâce à toi j'ai passé une soirée extraordinaire ». C'était un spécial copinage.

Sempé, il avait commencé cette

histoire dans « l'Express » mais c'était trop bon, et comme on ne pouvait pas la rewriter pour la mettre dans l'esprit du journal, Sempé se résolut à l'arrêter. Dans Charlie vous aurez toute l'histoire avec des dessins en plus et une fin inédite, tant pis pour les lecteurs de « l'Express » ils n'ont qu'à lire « Charlie ». Cela nous fait très plaisir d'avoir Sempé avec nous, c'est un vieil ami. Il se souvient de l'époque où il faisait les anti-chambres des journaux en compagnie de Cavanna, avec leurs cartons à dessins sous le bras, et puis chacun a suivi son chemin, comme c'est drôle la vie, n'est-ce pas ? Ne m'en parlez pas !

Hugot, toujours aussi stupide mais maintenant il le fait exprès, cette histoire fera rire ceux qu'elle n'exaspérera pas, les couleurs sont de Nana, le mari de Blandine, celui qui sait bien faire la cuisine, il en a bavé pendant des jours et des nuits avec ses pincesaux et ses petites couleurs.

Pendant ce temps, Blandine boit des grogs dans les cafés.

Kurtzman, Elder, une deuxième aventure avec Goodman Beaver, parue dans « Help » en... je ne m'en souviens plus, quelque chose comme 1960. Pour les connaisseurs je ferai remarquer que les dessins que nous vous présentons n'ont pas la même proportion que ceux parus dans « Help » et que dans le bas un tas de détails apparaissent qui avaient été coupés, sans doute pour cause de mise en page, ça sera donc la première fois que cette bande paraît intégralement dans un journal, c'est pas beau, ça ?

Masse, il peut se passer dix ans sans qu'un type qui ait du talent émerge et puis tout d'un coup il y en a trois ou quatre, Masse, c'est souvent extraordinaire.

Cavanna, il a parlé de la bande dessinée dans Charlie-Hebdo, il a dit :

« la bande dessinée est un anachronisme, au moment même où elle naissait elle l'était, comme le vélo... »

La B.D. d'aventures était, il y a peu, destinée aux enfants. Elle l'était toujours. Même lorsqu'elle se veut, ne croit-elle pas, pour adultes. Suffit pas de coller du poil et du nickel, d'introduire partouzes, histoires de cul et trèpes à l'air pour devenir adulte. Ça, c'est adulte comme le sont les films porno. Les vieux routiers de la B.D., routiers au super-pour moi-mêmes pas spécialement fûtés, à la grosse psychologie cornélienne des histoires de cow-boy, d'espionnage, de chevaliers du ciel de science-fiction en tôle emboutie, n'arrivent pas à s'arracher au manichisme boy-scout, au mélo téléphoné avec douze images d'avance. Ils crèvent comme ça. Les petits vieux et les jeunes petits vieux fouille-merde collectionneurs d'illustrés jaunies se donnent beaucoup de mal pour élever l'objet de leur adulation sénile ou onéreuse au rang des beaux-arts. Ils ne peuvent rien contre le fait que ce qui est chanté est chanté. Aussi prestigieux que soit le dessin (ça lui arrive), aussi habile la technique, aussi cinématographique le découpage et les plans, la B.D. d'aventures n'est toutes ces merveilles au service de scénarios d'une telle indigence qu'elle ne peut intéresser que les vieux gosses cramponnés à leur douze ans. Voir des dessinateurs aussi furtifs que, en vrac, Gripax, Hugo Pratt, Gir, Pichard (ça lui arrive), Paellera (ça lui est arrivé)... mettre leur talent au service de prétentieuses naïvetés, quel crève-cœur ! Ce qu'on en a à foufou que la boucle de ceinturons du shérif soit tellement vraie tellement présente qu'il ne lui manque que la parole ! La gourdise rustide de la guerre de Sécession presque dans ses moindres détails... La parure de guerre du chef Sioux, nation des Ogallala, clan des Nez-Pécorés, tribu des Jusqu'à l'Os... La minuscule, refuge de qui n'a rien à dire.

L'Age d'Or... Mais, bon dieu, lisez-les, relisez-les, les fameux « Tarzan » de Hegerth, les « Jim-la-Jungle », les « Flash

Léonard », les « Prince Vaillant », les « Mandrake », les « Fantôme »... Dessiné pomper et gonfle-muscle comme du Bougreux ! Un résumé merdoux, virtuel, sans génie, un « fantastique » bien précis... On enfle des oignons et des gousses d'ail sur un fil de fer, on colle ça à l'avant d'un encombre, voilà un vaisseau interplanétaire de l'an 20287... La science-fiction des bandes dessinées ! Incapables d'imaginer d'autres gadgets que ceux du dernier Salon de l'Auto agrémentés de quelques fausses roues pour faire « couvert », d'autres conflits que les petits problèmes de conscience du héros de western déchiré entre son Amour et son Devoir (lesquels, d'ailleurs, merci à mon Dieu, se fondront harmonieusement l'un dans l'autre à la dernière planche, ce n'était qu'un Quiproquo manigancé par le Traître).

La bande dessinée attend son Balzac. Mais les Balzacs, si Balzac il y a, ne s'intéressent pas à la bande dessinée. Ils aimeraient non seulement bâtir des histoires, mais raconter, mais écrire... La B.D. n'aura pour acnéristes - c'est comme ça que ça s'appelle - que des deuxième choix, les besogneux, les faibles, pour compte. Lui faut des effets gros, du manichisme sans nuances, des fins bien prévues. Et puis, elle est liée au Héros. Le héros, on sait qu'il ne mourra pas, qu'il s'en tirera toujours, à la rigueur avec nostalgie et le cœur un petit peu brisé si B.D. psyché, mais c'est le bout du monde.

Du côté des guignols, c'est moins constant. Il y a le départ. Les grands ancêtres ne s'appellent-ils pas Töpffer, Wilhelm Busch, Christophe, Fortin... ? L'humour exige des cervivus, les écrivains intelligents font dans l'humour, veuille ou non. La B.D. comique, elle, l'a tout de suite été, adulte. N'a pas eu à se donner tant de mal pour se proclamer telle. Poyeyé ! Pin Pan Poum ! Al Capu ! Les Peanuts ! Les Pieds-Nickelés ! (A propos des « Pieds-Nickelés »... Comment un margoulin peut-il avoir le droit et le culot de confier les personnages clés par un Fortin à un Pellos ? Quand l'étais même, à l'école on nous conquisait

les « Pieds-Nickelés » parce que « vulgaires ». C'est maintenant, qu'ils le sont, vulgaires, et de la pire vulgarité, de la seule : de la vulgarité de la bêtise.)

Les bandes dessinées d'aventures qui échappent à ces maux, c'est celles qui ont glissé vers l'humour. Dick Tracy l'ambigue est le prototype.

La troisième sorte. La bande dessinée qui n'en rat pas une. Voir la page ci-contre, celles qui la précèdent, celles qui la suivent. Là, pas de scénarios, de découpage ciné, de plans, d'effets graphiques. Le fil de la plume, le poignet qui court aussi vite que la tête. Raconter, expliquer, ragoter, mordre. Textes, dessins, mêlés. Comme un griffonage au tableau noir, au fil de la pensée, de l'imagination. Flèche de tout bois. Pas de crayon, pas de gomme, tu commences en haut à gauche, comme une lettre. T'es à l'eau, tu nages. Si t'as rien à dire, où si c'est pas nri dans ta tête, tu te casses la gueule en route, tu restes coi, tu ne soies. Dis donc, tu dis ça parce que c'est ça que vous vendez dans votre boutique, toi et tes copains. l'ardi, si on vend ça, si on fait ça, c'est justement parce que c'est le plus beau. Cette vallée de larmes est bien assez triste comme ça, autant bander en travaillant, non ?

Oui, mais, ton truc, là, ça suppose que le dessinateur et l'homme qui pense sont logés dans la même culotte. Ben, oui. C'est pas une vie, dis donc, ça. On veut se spécialiser, nous. Dessiner, ça va, j'ai la patte, mais pour les histoires, c'est pas ça, dit puis, il y a les dialogues. Faut un troisième mec. Plus encore un pour les couleurs, ça fait vendre. Alors, mes petits, soyez les exécutants de scénaristes merdoux, et bonne route.

Bon Dieu, déjà s'écroule-à ? Mais j'ai même pas commencé ! Mais j'ai rien dit de Grumb, de l'underground, de Kurtzman, de « Mud », de Colib, de « l'Écho des Savanes », des fanzines, de « Zinc... » de « Hara-Kiri », de « Charlie... » Oh, ben, merde, c'est trop vieux.

pour les erreurs, les interventions, les fautes, les brochages défectueux, les noirs qui ne sont pas noirs, les gris

qui ne sont pas gris, les titres oubliés, etc... Charlie est beau mais incorrigible. W.

C'est un beau numéro, si vous n'êtes pas contents alors moi, je ne sais plus quoi faire. A part ça, excusez-moi,

MADemoiselle
HÉLÈNE CURIEUX?



MONSIEUR
IGREC?



PRENEZ UN SIÈGE,
MONSIEUR IGREC!



OH, MA
CANNE!



MERCI.



C'EST UN NOM D'ORI-
GINE GRECQUE?



PARÉZ PLUS FORT,
JE SUIS UN PEU DUR
D'OREILLE!



JE VOUS DEMANDE SI
C'EST UN NOM D'ORI-
GINE GRECQUE!



POURQUOI SEBAIT-CE
UN NOM D'ORIGINE
GRECQUE?



D'AILLEURS, QUELLE
IMPORTANCE?

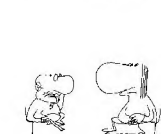


MAIS VENONS AUX
CHOSSES SÉRIEUSES..



PARFAITE! ABSO-
LUMENT PARFAITE!





MAIS C'EST PAS DU TOUT
CE QU'ON M'A DIT À
L'AGENCE!



ON M'A FAIT LE POR-
TRAIT DE LA VRAIE
VICELARDE!



QUOI? ON VOUS
A DIT ÇA?



ILS ONT DÙ SE TROM-
PER DE FICHE!



MAIS C'EST
INOUI!



ALORS ILS M'ONT FAIT
ME DÉPLACER POUR RIEN!



JE LEUR FERAI
UN PROCÈS!



NON, MAIS ILS SONT
QUELQUE CHOSE, JE
VOUS ASSURE!



LA SEMAINE DERNIÈRE
ILS M'ONT ENVOYÉ VOUS
SAVEZ QUOI?



UN CUL-
DE-JATTE!



UN
VRAI?



UN VRAI, SUR
DES ROULETTES!



ET D'UNE
VULGARITÉ!



MA PAUVRE
DEMOISELLE!



AH, MAIS MOI C'EST DÉ-
CIDÉ, JE CHANGE
D'AGENCE!



JE VAIS CHEZ
MADAME LUNA!



C'EST UN PEU
CHER, D'ACCORD...



MAIS PAS DE COMPA-
RAISON AVEC MA-
DAME LUCY!



C'EST UNE FEMME
QUI TIEN T PAROLE,
MADAME LUNA!



TROIS MILLE ÂMES
SŒURS ELLE A UN L'ANNÉE
DERNIÈRE!



MÊME UN
CURÉ!



EN PLUS C'EST
UNE VRAIE DAME!



TANDIS QUE MADAME
LUCY, ELLE BOIT!



ELLE
BOÎTE?



ELLE
BOIT!



ELLE BOÎT
DU PINARD!



ELLE A TOUJOURS
UNE BOUTEILLE DE
WHISKY CACHÉE SOUS
L'ORDINATEUR!



C'EST POUR ÇA QU'IL
EST TOUJOURS EN
PANNE!



MAIS DITES-MOI, MA
BELLE HÉLÈNE...



PUISQUE JE SUIS
DÉJÀ LÀ...



ON POURRAIT PEUT-
ÊTRE FAIRE UN PETIT
QUELQUE CHOSE!



JE SUIS PUCELLE,
MOI, MONSIEUR!



MONTRE!
MONTRE!



AH, NON,
MONSIEUR!



JE RÉSERVE ÇA
À L'HOMME QUI
M'AIMERA!



J'ARRIVERAI PURE
AU MARIAGE, MOI!



MAIS JE NE VOUS DE-
MANDE PAS BABY-
LONE, ENFIN!



RIEN QU'UN PETIT
HORS D'ŒUVRE!



VOUS ÊTES
CRUELLE, HÉLÈNE...



TOUCHE-MOI UN
PEU LE GENOU!



MMMH...



VOUS ÊTES VEUF,
MONSIEUR IGREC?







OÙ EST LE
TÉLÉPHONE?



ALLÔ, L'AGENCE DE
MADAME LUCY?



ICI HÉLÈNE
CURIEUX?



JE VEUX PARLER À
MADAME LUCY
ELLE-MÊME!



JE SUIS UNE CLIENTE
DE LONGUE DATE!



CURIEUX? CURIEUX
AVEC UN "X"?



IL EST MORT,
VOTRE CLIENT?



VOTRE MONSIEUR
IGREC, LÀ?



C'EST VOUS,
MADAME LUCY?



COMMENT ÇA, LES
FRAIS D'ENTERREMENT
SONT À MA CHARGE?



IL A BIEN UNE
FAMILLE, NON?



IL N'A PAS DE
FAMILLE?



IL M'A
MENTI!



ÉCOUTEZ, JE SUIS TRÈS
MÉCONTENTE DE VOTRE
GESTION, MADAME LUCIE!



COMMENT ÇA, VOUS ME
RENNVOYEZ MON ABON-
NEMENT?



COMMENT ÇA,
INCASABLE?



CLAC!



VOUS ÊTES CONTENT,
LA?



JE SUIS RENNNVOYÉE
PAR VOTRE FAUTE!



MAIS SEULEMENT
LE GENOU, HEIN?



COPY

Les deux films qui font le plus d'entrées en ce moment sont *Robin des bois*, d'autres et *Vincent Paul et les bois*. Le Robin en question est de Walt Disney, qui nous a quittés pour un monde meilleur voici bientôt un lustre et qui continue néanmoins à produire des films d'une inspiration de plus en plus ectoplas-mique, mais comment lui en vouloir ? Sous ses ombres myrteux, le père de Pluto et de Donald, c'est-à-dire de James Stewart et de Cary Grant ne prend guère le repos qu'il a tant mérité

Il ne cesse de faire travailler ses méninges, d'inventer des figures nouvelles et des créatures gentilles, histoire de se distraire et de continuer à faire tourner sa gigantesque usine. Le voilà dans la forêt de Sherwood, mais son Robin ne nous concerne plus. Tous les gens qui ont deux sous de bon sens aimeraient mieux cet fois revoir le vrai *Robin des bois*, celui de ce Hongrois génial et injustement méprisé qu'était Michael Curtiz et qu'il a fait avec cet acteur génial et jamais pris au sérieux qu'était Errol Flynn. A ce propos, avez-vous revu cet été, perdu dans la rétrospective Bogart, la sublime *Caravane héroïque*, en anglais *Virginia city*, au parfum sudiste et faulknerien, réalisée par Curtiz et jouée à la perfection par Flynn ? Sûrement pas, puisque j'étais en vacances à prendre des loisirs et que je ne vous ai pas dit que c'était sublime et méconnu et que ça avait toutes les chances de le rester si vous n'y mettiez pas un peu du vôtre. Maintenant que vous le savez, regardez les programmes des salles où passe encore cette rétrospective Bogart et allez au moins voir les trois ou quatre films complètement

UN FRONT SOUCIEUX TOURNÉ VERS UN HORIZON NOIR

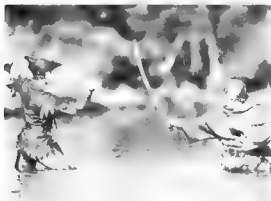
oubliés qu'il y a là-dedans : *La caravane* que je viens de vous dire, *Le mystérieux Docteur Clitterhouse* et je ne sais plus quoi

Si vous avez quelques larmes de reste, vous pouvez toujours aller les verser au profit de Vincent, Paul et autres déshérités. Mais si vous n'êtes pas sensibles aux malheurs des petits industriels cocus dont les affaires ne tournent pas bien et aux gros chagrins des grands patrons de clinique cocus eux aussi mais qui font trop de fric et qui ont renié le bel idéal de leurs vingt ans, abstenez-vous. *Vincent, Paul, etc.* est une tranche de vie dorée à point, un gros paquet de petits faits vécus où les braves gens reconnaîtront des choses qui leur sont arrivées, qui auraient pu leur arriver ou qui sont arrivées à leurs voisins et qui leur feront dire c'est bien ça, c'est la vie, que voulez-vous qu'on y fasse, chienne d'existence. Cela dit Claude Sautet sait très bien faire du cinéma, avec des vedettes à la mode qui ont toutes de beaux gros plans et il vous ficelle le tout avec la fierté de l'artisan sûr de faire marcher son petit commerce un bon bout de temps encore.

Quelqu'un qui s'y entend beaucoup moins bien que lui et qui vous fait le film le plus vulgaire et le plus grossièrement mis en scène qu'on ait vu depuis longtemps, c'est le Britannique Michael

Winner, qui travaille maintenant aux Etats Unis et qui se penche avec sollicitude sur les problèmes des malheureux new-yorkais qui ne peuvent plus sortir de chez eux sans se faire estourbir par des nègres hystériques, des pédés portoricains (qui sont les folles les plus voyantes et les plus venimeuses de la création, c'est bien connu) ou des hippies drogués. Outre qu'on peut se promener dans les rues de New-York à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit sans se faire estourbir par qui que ce soit, il est absurde de prétendre que le problème de la violence citadine ne saurait se régler qu'en armant les bons citoyens qu'une politique passive ou corrompue ne songe plus à défendre. C'est pourtant la thèse que soutient Michael Winner, donnant en exemple le comportement indubitablement pathologique de son héros Charles Bronson, justicier à bajoues gélatineuses en mal de Far West qu'on voit errer à longueur de temps dans des rues désertes à la recherche d'éventuels agresseurs. Masochiste flic, drapueur refoulé et dangereusement provocateur, le *Justicier dans la ville* serait amusant s'il était simplement le héros d'une nouvelle version de *Docteur Jekyll et Mr Hyde*. Michael Winner en fait le Robin des Bois de la majorité silencieuse, le Zorro de la Middle Class américaine. Il faut éviter les films de ce lugubre tâcheron.

Autre film salopé comme il n'est pas permis, dirigé de la manière la plus mollassonne qui soit, avec d'incompréhensibles langueurs, des murmures et des soupirs absolument hors du sujet, c'est *The Great Gatsby*. J'ai un grand respect, que presque personne ne par-



Errol Flynn



Maurice Chevalier



tage, pour Jack Clayton qui a fait au moins deux films très remarquables au temps où il travaillait en Angleterre, *Les innocents*, très intelligente adaptation du *Tour d'échec* de Henry James quoi qu'on puisse en penser et *Le mangeur de citrouilles*, histoire incroyable d'une dame qui ne peut être heureuse qu'en faisant des enfants au grand désespoir de son mari. J'ai aussi une très grande admiration pour Francis Scott Fitzgerald, bien que je regrette le temps où il n'y avait pas plus de 50 personnes à connaître ses œuvres en France et que je ne puisse me défendre d'une certaine irritation à le voir embarqué dans toutes les conneries de la mode rétro (il y a même, à côté de chez moi, une boutique de prêt à porter style Saint-Quen qui s'appelle Gatsby - Signé !). *The great Gatsby* est donc un film où se fait sentir une fois de plus l'influence paralysante du fric. Clayton est visiblement terrifié à l'idée de diriger des gens aussi importants que Robert Redford et Mia Farrow, terrifié à l'idée de ne pas photographier assez bien ni assez longtemps son opulent décor, terrifié à l'idée de ne pas être à la hauteur de son sujet, il faut à la fois qu'il ait l'air d'avoir parfaitement compris Fitzgerald et qu'il travaille efficacement en faveur de la promotion de la « mode Gatsby », casquettes, feutres mous, capelines et mousselines dans les tons pastels

Je vous parle de ce qui est sorti ces dernières semaines et si je tourne mon front soucieux vers le proche avenir je ne vois guère l'horizon s'éclaircir. Je vois venir *Delitto d'amore* de Luigi Comencini qui est un roman-photo à l'italienne vaguement politisé pour faire plaisir aux cinéphiles de gauche. Mimi Pinson meurt victime de la pollution industrielle. Je vois venir *Miss O'Gynie* et *les hommes-fleurs* où Mimi Pinson essaie vainement de reconquérir son amant tombé par mégarde dans les bras d'un garçon coiffeur et peu désireux d'en sortir. Mais on me dit qu'il faut s'armer de patience et que la situation s'améliorera vers la fin de l'année. *Chinatown*, de Polanski est, paraît-il, un pastiche très réussi des policiers traditionnels et *Les nuits rouges*, de Georges Franju, sont, paraît-il, une tentative assez réussie de ressusciter la vieille magie des « serials », entreprise familière à Franju puisqu'il est déjà l'auteur d'un *Judex*

Ceci nous ramène, comme toujours, au cinéma d'hier et d'avant-hier. Ce n'est pas ma faute s'il n'y a que ça d'intéressant. Par exemple, *You only live once* (*J'ai le droit de vivre*) de Fritz Lang, film indispensable si l'on veut se rappeler ce qu'étaient les films « sociaux » de l'avant-guerre et si l'on ne sait plus exactement ce qu'est l'art de la tragédie. On peut surveiller aussi les programmes de la télévision. Le Ciné-Club du dimanche soir, après sa belle série Hitchcock va se consacrer à Mankiewicz qui est infiniment moins connu. Et les films français des premières années du parlant qu'Armand Pange présente le lundi sur la 3^e chaîne valent bien qu'on renonce à un dîner en ville. Nous avons déjà vu les monuments de comique involontaire que sont *Le mystère de la chambre jaune* et *Le parfum de la dame en noir* adaptés par Marcel Lherbier. Il y aura sûrement d'autres perles de la même eau

Parmi les bouquins, rien de nouveau en langue française, mais arrivage de quelques albums de Citadel Press qui se consacrent toujours au culte des stars. On trouvera dans les librairies snob un Maurice Chevalier exhaustif et une Carole Lombard plus que complète. Histoire de se rappeler que le premier a été quelqu'un de réellement prestigieux entre 1925 et 1938 et que la seconde a longtemps été la plus intelligente des plus belles femmes du monde.

Perez

LA MAISON DE RÊVE DE FOLON ET LES BRICOLAGES DE PRÉVERT

Je suis persuadé que vous avez toujours eu le secret désir de savoir ce qu'était la vie quotidienne d'un artiste qui a réussi et qui, couvert de gloire, décide de se retirer dans une campagne où méditer à loisir sur la vanité du succès et la fragilité des biens de ce monde. Vous avez toujours eu envie de connaître le fruit de ses méditations, ce qui est légitime, et celle de ne rien ignorer du cadre qui les inspire, ce qui peut relever de l'indiscrétion pure et simple, de la curiosité malsaine ou d'une sensibilité romanesque que les hebdomadaires à l'usage des dames s'emploient généralement à satisfaire entre une recette de cuisine et les dernières révélations sur la mode d'automne. Eh bien, sachez que vient de paraître un bel et somptueux album sur Jean-Michel Folon qui comblera tous ces désirs cachés et ces fringales honteuses. Comme dans « Marie-Claire », il ne vous laisse rien ignorer de l'agencement du living-room, de la salle à manger et des petites astuces qui ont contribué à l'aménagement de la ferme du grand homme, sise à moins de cent kilomètres de Paris, dans un environnement péguyste et beaucoup à souhait. Vous apprendrez que l'idée du volier qui orne telle pièce de la maison a été piquée à Anton Tchekhov, décorateur russe de son état et homme de lettres à ses heures, que les mallettes en cuir de Russie et les paniers à cobras font très bien dans une salle à poutres apparentes mais qu'on ne sait vraiment pas à quoi les utiliser et que la solitude au milieu des champs peut devenir pesante, une fois qu'on a fait le tour de toutes les brocantes du voisinage. C'est du moins ce que nous dit Giorgio Soavi, directeur artistique chez Olivetti et ami de l'artiste qui n'hésite pas à nous révéler par ailleurs que l'hygiène ne règne pas chez le père Folon où on laisse des bataillons de mouches s'engouffrer dans le frigidaire et où l'on va, dans un pur esprit écologique, jusqu'à tartiner du bon miel doré à leur intention avant d'en bouffer ce qu'elles ont bien voulu laisser. Cela dit,

quand on a feuilleté les pages « Marie-Claire » et les pages genre « Mystère Picasso » où s'étalent en gros plans la main du créateur et ses pinceaux, on arrive aux pages purement artistiques qui recèlent de grandes beautés, aussi suavement inquiétantes que celles du générique de l'émission à babillage littéraire bien connue qu'on voit chaque vendredi accompagnée d'un commentaire musical italien vaguement plagué du second mouvement du second concerto de Rachmaninoff. En pleine page, avec des bleus outrecuidants et d'inéluctables ocres briques, la mouche folonienne favorite, métaphysicienne à ses heures, devient cet agaçant mille-pattes kafkaïen que les lecteurs de *Le métamorphose* reconnaissent au premier coup d'œil. Vedette de l'album, le petit fonctionnaire multipattes salue ses semblables d'une vigoureuse poignée de mains, arrose les fleurs de son balcon, fait du vélo, dépeint un journal, plane au-dessus d'une vaste et morne plaine avant de fuir épouvanté à la vue du bonhomme à chapeau et à pardessus du générique de l'émission dont nous parlions tout à l'heure. Tout cela donne une forte impression de luxe et de volupté intellectuelle. Et ça peut faire un cadeau de Noël idéal pour ceux de vos amis qui tiennent à être au courant de ce qui se fait de mieux en ce moment dans le monde des arts. A ce degré de qualité, la mesquinerie n'est plus de mise. « Faut ce qui faut », et « ça coûtera ce que ça coûtera », comme aimait à le répéter André Gide.

(VUE IMPRENABLE - Texte et photographies de Giorgio Soavi, dessins de Jean-Michel Folon - 1 vol. 28x31 - 120 p. - 34 sérigraphies reproduites en couleurs - 26 ph. en couleurs et 16 en noir et blanc - ÉDITIONS DU CHÊNE - 215 F)

De la ferme de Jean-Michel Folon, Giorgio Soavi dit qu'elle vous donne envie de construire votre propre maison de vos propres mains, comme D.H. Lawrence à Taos, chez les Indiens Peaux-Rouges. Exemple que ni Folon ni Soavi ne suivent, mais que nombre de dingues américains, californiens et pleins d'imagination, reprennent à leur compte, dans les espaces perdus de l'Ouest encore par endroits inviolés. On savait, jusqu'ici, que Henri Miller et ses voisins de Big Sur vivaient plus ou moins dans des baraquas bizarres, faites de broc plutôt que de briques, que les hippies de Sausalito habitaient des bicoques démentes et de frères esquifs



100 ans de postiers

amarrés dans des ports aux vives couleurs, on savait qu'il existait toute une génération de « drop outs » partis vivre la vie des hommes des bois après avoir redécouvert la saine et lumineuse lecture du livre de Henry David Thoreau (je m'aperçois que je suis très littéraire ces temps-ci et qu'abondent sous ma plume les citations de noms d'écrivains illustres, ce qui ne prouve pas que je les ai lus mais ce qui prouve que je tiens mes lecteurs en haute considération), mais on n'avait pas encore vu de livres sur leurs maisons. Ce livre, Alain Resnais souhaitait qu'on l'appelle « Maisons faites à la maison », ce qui est un bon titre et ce qui traduit parfaitement « Handmade houses », titre de l'édition américaine, qui est celle, d'ailleurs, qu'on

vend sur nos marchés, tout bêtement additionnée d'un encart de 16 pages destiné à nous donner l'indispensable traduction de la préface et des légendes américaines. Nichées au creux des fourrés, blotties entre deux grosses branches d'un gros arbre, posées en équilibre sur des passerelles jetées au-dessus des rivières, ces maisons faites de matière récupérée dans les poubelles d'une société technologiquement avancée ressemblent souvent à la hutte des nains de Blanche-Neige et aux champignons habitables des Munchkins du Magicien d'Oz mais elles n'en sont pas pour autant dépourvues de confort. Elles ont l'eau courante et l'électricité, on y mijote des petits plats californiens et on y écoute la stéréophonie. Nous ne sommes pas chez Simon le styliste, comme dit l'autre, mais chez des gens qui ne rejettent pas en bloc ce que les sociétés technologiquement avancées leur ont offert de plus raisonnablement agréable. Un livre à méditer au pied du HLM de son choix.



Folon

(MAISONS DE CHARPENTIERS AMATEURS AMÉRICAINS, par Art Berrick et Barry Shapiro - préface à l'édition française de Gilles de Bure - 1 vol. 22x25 - 100 p. - 112 illustrations en couleurs - 70 F)

Puisque nous avons décidé d'être littéraire, bien que nous obstinons à parler d'images et de choses à voir, ne cessons pas d'être littéraire tout en continuant à parler d'images. Manière habile d'introduire ici *Images* de Jacques Prévert, qui



Images de Jacques Prévert

est un livre d'images dû à l'imagination d'un homme connu pour ses travaux poétiques et les dialogues brillants qu'il a écrits pour le cinéma. Les images en question sont des collages, que l'auteur de *Paroles* fabrique depuis longtemps déjà mais que le bon peuple n'a pas souvent l'occasion de voir. Ces compositions, d'un anticléricalisme charmant autant que désuet frappent par leur inspiration résolument romantique. Certes, elles font fortement songer à Max Ernst, mais personne n'aura le mauvais goût d'aller les comparer aux chefs



d'œuvre du célèbre Tourangeau. De toute évidence, Jacques Prévert n'a pas l'étoffe d'un maître des ciseaux et du pot de colle, mais ça ne fait rien. Il se fait plaisir autant qu'il nous fait plaisir. Son album est plein de monstres fabuleux, d'odalisques amarrées devant les côtes de l'île de la Cité à Paris, d'ecclésiastiques subalternes et de prélats apparaissant là où ils ne devraient pas se trouver, de grands et de petits Jésus photographiés dans des circonstances déconcertantes et de naïvetés qui sont de celles qu'on dit sans prix.

(IMAGES DE JACQUES PRÉVERT - texte de René Bertelé - 88 p. - Illustrations en noir et en couleur - FILIPACCHI - COL. LES YEUX FERTILES.)

Pour Noël, offrez des affiches. Des affiches reproduites, il en existe des tas d'albums dont je vous entretiens constamment. Mais je ne vous ai jamais parlé, et j'ai eu tort, de 100 ANS DE POSTERS, de BEVIS HILLIER, chez WEBER à PARIS. Ce n'est pas une nouveauté de première fraîcheur, il s'en faut, et ça traîne chez tous les libraires depuis deux ans au moins. Mais dans la vie, il n'y a pas que les choses de première fraîcheur qui soient belles. Et nous sommes suffisamment à la pointe de l'actualité ici pour nous permettre d'arriver après tout le monde. Bref, il y a de tout dans ces 100 ANS DE POSTERS, des affiches politiques, cinématographiques, satiriques, artistiques, rétro, kitsch ou sottement publicitaires. Il y en a 96 grandes pages, en noir et en couleurs, elles datent du temps de Toulouse-Lautrec ou des années soixante et elles ont l'immense avantage de se vendre un peu partout au rabais. Des affiches vraies, grandeur nature, authentiques et tout, cela peut aussi se trouver, mais ça coûte évidemment plus cher. On en vend à L'IMAGERIE, 9 rue Dante à Paris-5^e, et à la GALERIE MULTIPLES qui se consacre à l'exposition et à la vente d'affiches originales d'artistes contemporains et se vante d'avoir « l'exclusivité des affiches pop américaines pour toute l'Europe », ce qui vaut sans doute qu'on aille jeter un œil au 42, rue de Grenelle à Paris-7^e, où est sise la GALERIE multiples, le catalogue de la maison regorge de noms célèbres. Calder, Dubuffet, English, Ernst, Hockney, Hamilton, Lichtenstein, Picasso, Rauschenberg etc. Les prix pratiqués vont de 60 à 500 F.

Paroz

bill tidy

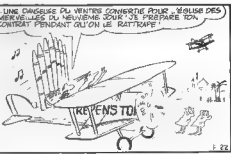
Fosdyke Saga La famille Fosdyke s'est enrichie grâce à la tripe et à l'opulence de ses membres. Papa Fosdyke est en Russie où il a des annus avec des russes, comme on s'imagina qu'ils sont dans la prison libérée le peuple.

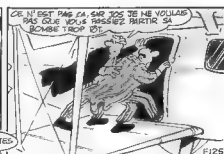
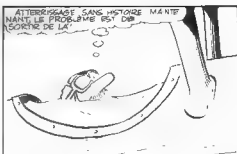
Tom Fosdyke est en Amérique du Sud il fait la révolution. Albert Fosdyke fait le tour du monde, car il n'a pas la bosse du commerce, ça ne l'empêche pas d'avoir des annus comme tout le monde.

FOSDYKE SAGA







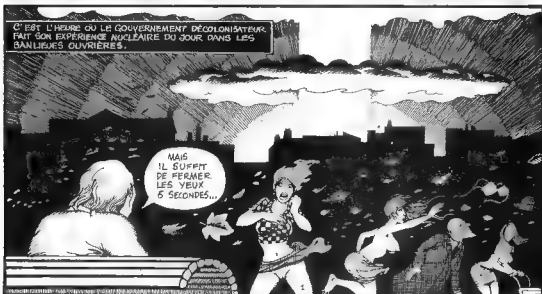


à suivre

EDOUARD

ANDRE VON-G. RICHARD

Edouard est un jeune homme sans avenir et sans responsabilité. Sur le coup de 2 heures de l'après-midi, il descend au bar pour se faire un verre dans le quartier. Sur le coup de 5 heures, il rentre à la maison. Révisons 1994





AU SIFFLEMENT DU VENT SE MÊLE LE BEUGLEMENT DES TAUREAUX
APPELÉS QU'ON MÈNE VERS LA CORRIDA. IL EST 5H, L'HEURE DE
LA MORT EN HABIT DE COCKTAIL.



L'HEURE OU
LES CONGS SE RAS-
SEMBLENT EN MASSES
COMPACTES POUR VOIR SE
RÉPANDRE LES VISCÈRES
FUMANTES ET LA CHAIR
ÉPARILLÉE POUR BOIRE
EN CŒUR LE SANG
CHAUD QUI JAILLIT
DES POITRINES
OUVERTES

5^h LE
TEMPS DES GRANDES
CHASSES À COURRE
CONTRE LES THOUQUES
ET LES PETITS LAPINS.



... ET MOI JE SUIS TOUJOURS LÀ, ET ENCORE UNE FOIS MON NUMÉRO SORT POUR LE COMBAT DE GLADIATEURS, ET ENCORE UNE FOIS ON M'HARNACHE, ON M'ARMURE ET ON ME Pousse DANS L'ARÈNE...



... OÙ JE DOIS COMBATTRE JUSQU'À CE QUE MES DOIGTS LEVÉS DU PUBLIC LASSÉ ME SAUVENT...
UNE FOIS DE PLUS DU TRIDENT DE MON ADVERSAIRE, MON SEMBLABLE, MON FRÈRE, MON DOUBLE...





CE ME RELÈVE, JE SUIS SAUF, JE
SUIS TOUJOURS LÀ, ET LE VENT CONTINUE
DE SOUFFLER À PLEINE BOUCHE. IL ÉCORNE
LES MAISONS, ÉRAFLE LES MURS, GIFLE LE
SQUARE ET BOUSCULE LES PASSANTS. IL FAIT
BATTRE LES VOILETS, ARRACHE LE CRÊME DES
MURS, DÉCOIFFE LES TOITS, FRACASSE VITRES ET
LUNETTES, DÉPLUME LES FLEURS ET LES OISEAUX
RETROUSSE LES FILLES, FAIT CLAQUER COMME
DES VOILES LE LINÉ PROPRE
AU BOUT DES PINCES...



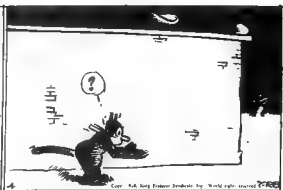
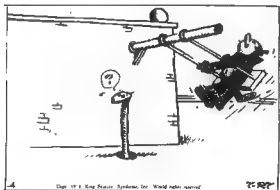




Krazy Kat

Herriman

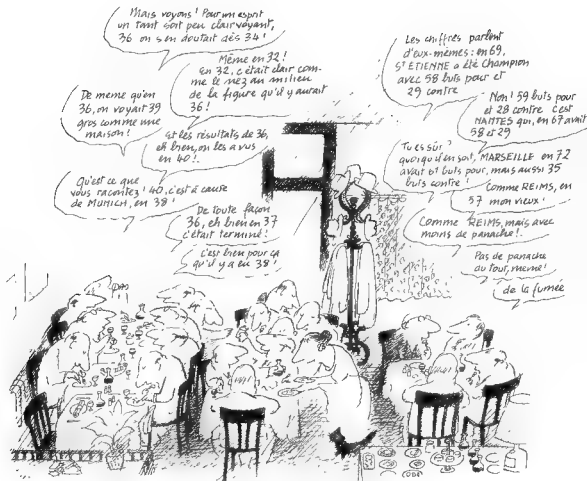




L'ASCENSION SOCIALE DE MONSIEUR LAMBERT



UN FEUILLETON DE SEMPÉ



1

Un mardi, ou plutôt un mercredi (oui c'était un mercredi puisque MIGNARD, ainsi qu'il le faisait chaque semaine, scandalisa LUCIENNE en la félicitant d'avoir si bien accommodé FILOU le chat de chez PICARD, et que le plat du jour du mercredi, c'est le lapin chasseur).



2 Un mercredi donc, LUREAU, homme pondéré s'il en fut, manifesta dès son entrée une certaine agitation intérieure.



3 La nouvelle fit l'effet d'une bombe.



4

Quelques jours plus tard, FLEURET, habituellement d'une sobriété confinant à l'ascétisme, avala coup sur coup deux blancs-cassis dont un sans cassis.

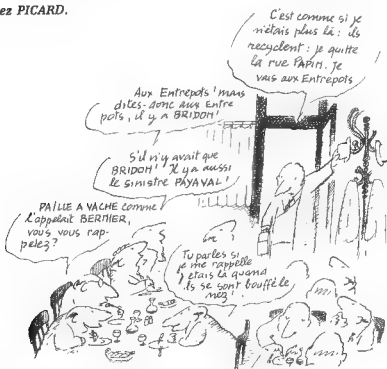


5

Son désarroi nous toucha profondément car l'intérêt quasi familial que nous éprouvions les uns envers les autres (à une époque où la plupart des gens se préoccupent de grands problèmes tout en négligeant leur entourage immédiat) n'était pas un des moindres charmes...



6 de chez PICARD.



7 C'est ainsi que lorsque le destin pointa son doigt sur BRIBEULT,



8 puis désigna impérativement PAQUIN



9 pour ensuite s'acharner sur l'un des meilleurs d'entre nous : notre cher BOUVREUIL,

MARSEILLE... MARSEILLE repose sur
quoi?... MARSEILLE repose sur la
tête en or de SKOBLAR, et quana
SKOBLAR n'a pas sa tête en or,
eh bien ça redevient une équipe
moyenne...

Et puis, quand tu regardes
leur Carte de visite, qu'est-ce
qu'on voit? on lit: "on n'a jamais
pu dépasser les huitièmes de
Finale de la Coupe d'Europe!"

ouais quand on
pense aux épopées
de REIMS en 56 et 57!

et 58!

J'ai découpé le dessin, je vous l'apporterai, il
est pour vous: on voit MARCHAIS en grand
Méchant Loup qui s'est déguisé en dame
de l'Armée du Salut, et les trois petits
cochons qui sont MITTERAND, SÉGUÉ et

Non seulement je trouve ça
drôle mais encore ça me donne
envie de pleurer! car, un modéré comme vous...

Vous
trouvez
ça drôle!

Je suis un Modéré, mais vous me
feriez perdre mon calme! je vous ai
déjà dit que la nécessité impose

eh bien nous, nous ne sommes pas hommes,
à nous laisser imposer par la nécessité!

Et qu'est-ce que vous
avez fait en 36...

Toujours 36!

Pourquoi ne pas remonter
aux Croisades!

Mais, c'est une
Croisade!...



10 l'inquiétude que nous ressentîmes pour eux fut aussi vive...

Ça y est! MOUTONNET, cette
vieille vache, il est viré
à VINCENNES, et c'est
moi qui prends
le service!



11 que le fut notre joie quand la Providence prêta ses ailes à LAMBERT.

Vous parlez déjà Monsieur LAMBERT?
Vous allez vous détraquer la santé !...

Tu t'en vas déjà? Dis-donc, il y a NICE-SOCHAUX à la Télé ce soir, au fait

C'est retransmis en direct, la première mi-temps sur la 2 et en direct, la seconde mi-temps sur la 1ère chaîne

Oui, mais je ne sais pas si j'aurai le temps... Si j'ai une minute peut-être, mais il y a un problème en ce moment à la boîte FAUCILLON m'en a parlé pendant deux heures ce matin dans son bureau. Je fante que je vis ça, au calme ce soir, chez moi.

Eh bien nous, mon cher, nous sommes aussi pour le socialisme, mais pour un socialisme à visage humain! mieux même, souriant! Ça vous fait faire la grimace ça, hein?

moi, je vois 2-1 pour MICE au 22, mais tout juste



12 Un LAMBERT inconnu (mais comme le remarquait fort justement CHAUDERE, l'homme n'est-il pas un être à multiples facettes) apparaît : l'homme d'action.

13 le lien

CHAUDERE

16^e Année

PERIODIQUE D'INFORMATIONS INTERIEURES DE LA 'S.A.M.E.M.U.

MONSIEUR FAUCILLON IEVALIER A LEGION D'HONNEUR



FAUCILLON

V'là prais n'que chavalier de la n d'honneur faucillon qui ue le poste de eur du service élicitations érite et de sa gionnelle.



VIVRE LES MARIÉS !!!



Nous apprenons avec un vif plaisir que Mr Serge Bouvillard et Mlle Solange Vinoulet se sont mariés. Nos vœux de Bonheur et de prospérité les accompagnent.

UNE DÉFAITE MAIS DE SÉRIEUSES PROMESSES

Notre équipe de vœux a subi un échec face à la redoutable équipe de l'A.S. Biscuitier et du Havre. Allez les Bleus!

LES BUREAUX DE NOTRE

SUCCESSALE DE SEMUS RE MIS A NEUF

C'est une bien heureuse initiative que vient de prendre la Direction de notre Succursale de SEMUS. En effet, les bureaux situés dans une belle bâtisse du XVI^e siècle, repeints, nous offrent un cadre agréable.

PROMOTION DE M^r LAMBERT



M. LAMBERT

C'est avec un vif plaisir que nous apprenons la nomination au service PROMOTION de Monsieur LAMBERT. Nous le félicitons pour cette nomination qui récompense son esprit d'initiative et sa haute conscience professionnelle. Bravo.



CE DU SERVICE PROMOTION. Nous avons besoin de vous Mr MOUTORET!

Mr GUIBANIÉ HOMME SOUS-DIR



Avec un vif plaisir nous apprenons la nomination de Mr GUIBANIÉ sous direction du service PROMOTION. Nous le félicitons pour cette nomination et lui souhaitons un bon travail.

On nous signale que, avec nos sincères salutations

N'ATTENDEZ PAS LE DEL

ERRATUM

Une erreur de composition nous a fait écrire le nom Monsieur RAPEHAULT. Avec nos excuses, nous vous remercions.



M. BLERIOU



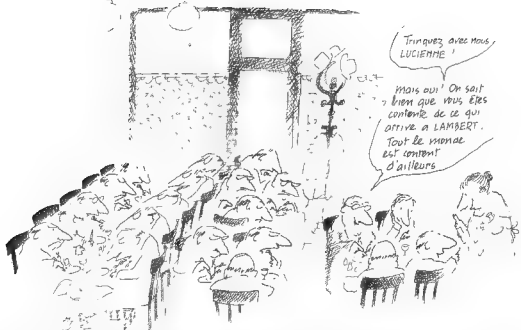
M. BLERIOU



M. BLERIOU

M^r BLERIOU TITULAIRE

Avec un vif plaisir



- 14** Comme le fit fort justement remarquer CHAUDERE, si, à l'issue de ce déjeuner, il avait fallu publier un communiqué officiel, il aurait pu se résumer en quatre mots : joie profonde et unanime.



- 15** Au fil des jours, certains, bien entendu, tentèrent d'interpréter les fréquentes absences de LAMBERT comme une ombre à notre amitié. Ils en furent pour leurs frais.



16 Car, d'endroits parfois fort éloignés de la Capitale où il participait à des colloques ou à des séminaires, il ne manquait pas de nous adresser soit un petit mot, soit une carte postale, parfois les deux.

Quand on jette un œil sur les mécanismes d'une entreprise, et moi nouveau job m'oblige à regarder ça de près, on est frappé par, primo, le manque de coordination entre les services. Secundo, l'effrayante perte d'énergie due à ce manque de coordination, tiercio, cette perte de temps entame l'efficacité de la dite entreprise. Tu comprends ?

Bien sûr ! Si en trois passes, tu te trouves en position de shoot, tu es plus efficace que si t'en faut une cinquantaine, de passes !

Vous savez, une entreprise c'est autrement plus compliqué qu'une équipe de foot !

Je m'en doute. Quoique, après tout, une équipe, ça n'est pas seulement

Je sais bien, CHAUDÈRE, mais je t'assure, une entreprise, ça représente quand même des

Oui, j'ai compris même très bien. J'ai toujours dit que si on considérait une équipe comme une entreprise, eh bien là

Oui, mais ça n'est pas comparable



17 Et quand il réapparaissait, la conversation reprenait avec le naturel des gens habitués à se comprendre à demi mot. L'amitié c'est ça.



18 Cette amitié, délicat alliage de compréhension et de mansuétude, ne nous demandait aucun effort de part et d'autre parce que



19 bien que changé, LAMBERT était resté le même. Et cette amitié sans fard, nous allions en avoir besoin, vraiment besoin, car l'avenir allait s'assombrir.

(à suivre)

Beaucoup de bouquins intéressants ces temps-ci. Qu'est-ce que vos petites caravelles vont se fatiguer à ! Et la mienne donc ! Mais moi, je suis payé pour ça. A la pièce, en plus, par les éditeurs dont je dis du bien... Voilà pourquoi je vais causer dans un minimum de place d'un maximum de livres. Y'a pas de petits profits.

Le gros pavé de la saison, c'est *Les seigneurs de l'instrumentalité* de Corvainer Smith. Trois volumes au Club du Livre d'Anticipation des Editions OPTA, à peu près 1.200 pages au total pour 15 000 francs légers. C'est pas donné. Mais le vrai problème est est-ce que ça en vaut la peine ? Smith a écrit en une quinzaine d'années une histoire du futur plus poétique que sociologique, et qui comprend une trentaine de nouvelles et deux romans. On avait pu lire déjà dans des revues certaines des nouvelles. La plus célèbre (et c'est justice), est *La planète Sayol*, qui décrit les joyeuxsettes encourues par des bagnards de l'espace isolés sur un monde désertique, et à qui on fait subir toutes sortes de tortures médicales, de greffes et autres mutilations. On voit où l'auteur a pris son modèle... Je n'ai pas lu toutes les autres nouvelles. Il y en a d'assez chiantes, d'autres qui ne sont pas mal du tout. C'est comme la vie, ou comme les filles. En définitive, je suis bien incapable de vous dire objectivement si ça vaut la peine ou non, tiens. Quelle critique littéraire, les copains !

Ce qu'il y a de curieux dans l'affaire, c'est que Smith était (était) il est mort en 1966) un diplomate américain, féroce anticommuniste, et dont les travaux sur la « guerre psychologique » ont en leur temps fait autorité. Et pourtant, en lisant *Les seigneurs de l'instrumentalité*, on n'a pas du tout l'impression d'avoir entre les mains un livre militariste ou impérialiste. C'est même plein de sensibilité et d'humanisme. Quels types, ces Américains ! Vous verriez un Marcelin ou un Argoud écrire un bon roman de science-fiction, vous ? Ceci dit, *Les seigneurs...* paraîtront sûrement d'ici quelques années en « J'ai lu » pour 4,50 F (plus alignement sur la hausse du coût de la vie), alors si vous avez le temps d'attendre, ne vous gênez pas.

Toujours chez OPTA (la Maison d'Éditions qui ne se sent plus deux nouvelles revues cet automne, *Emmanuelle*, une catastrophe qui va lui coûter cher et *Positif*, sauvé du naufrage de Kesselring, il faut lire *Positif*, c'est la meilleure revue de cinéma en France, merci OPTA de cette

bonne action !), chez OPTA donc, mais cette fois dans la collection « Antimondes », 19 F et la couverture la plus moche de la SF mondiale, un petit roman assez rigolo : *La semence du démon*, signé Dean R. Koontz. C'est l'histoire d'un ordinateur qui devient amoureux d'une fille et finit par lui faire un enfant. Dit comme ça, ça a l'air un peu simpliste, mais il ne fait pas s'y fier : l'auteur a su doter sa machine d'une personnalité aussi complexe et aussi touchante que le fameux Hal dans *2001* de Kubrick, et quand on la déconnecte à la fin, il n'est pas possible de pas y aller de sa larme. Il est vrai que je suis très sentimental. Ce que je viens d'écrire vous a donné envie de lire ce bouquin ? A moitié ? Vous avez raison. *La semence...* est seulement à moitié réussi, mais par les temps qui courent, ce n'est déjà pas si mal.

C'étaient les Editions OPTA. Maintenant, de plus en plus fort, voilà le tour d'*Aï-leurs et Demain* (Laffont). C'est encore mieux. D'abord *Matères grises*, de William Horstberg. Ces matières grises, ce sont les cerveaux des quelques milliards de Terriens de l'an 2425, qu'on a mis en conserve dans des boîtes (et ces boîtes dans un gigantesque complexe souterrain), pour faire de la place à quelques élus qui ont la Terre dépolluée pour eux seuls et qui se la coulent douce à sa surface. Comme postulat de départ c'est assez réjouissant, même si ce n'est pas tout à fait neuf. Mais les péripéties sont encore plus drôles. Et en fait, ce qu'il y a de tout à fait drôle, c'est précisément d'avoir écrit un roman plein de péripéties alors que les héros ne sont que des cerveaux en boîte. Seulement voilà, ces cerveaux rêvent et peuvent se programmer, en puisant dans leurs souvenirs, des aventures imaginaires par exemple des aventures érotiques... Je ne vous en dis pas plus, c'était juste pour vous mettre l'eau à la bouche, petits cochons que vous êtes !

Un autre roman très fort paru dans *Aï-leurs et demain*, mais français cette fois, c'est *Les seigneurs du temps*, de Michel Jeury. Jeury, c'est LE grand auteur national des années 70. On avait déjà causé ici, sans erreur, de son précédent bouquin, *Le temps incertain*. Il en reprend le même décor (la France du proche futur) et le même thème, celui de la chronolyse, c'est-à-dire la faculté de voyager dans le temps sans l'aide d'aucune machine, de glisser d'un moment à l'autre, d'un univers à l'autre, pour échapper à la mort. Jeury a parfaitement assimilé les grandes préoccupations de la SF et les techniques

du nouveau roman, et son livre est une synthèse presque parfaite des deux courants, à la fois très poétique et très matérialiste, très planant et très directement politique. Pour Jeury, l'ennemi, ce sont les grands trusts, les flics, le capitalisme pollueur et broyeur d'hommes, la technologie aberrante, la surpopulation. Jeury est un frère. Et il fait passer tout ça dans son roman, qui est aussi une sorte de cri de désespoir devant ce monde invivable, et la description d'un syndrome de fuite en avant dans l'imaginaire.

Jeury écrit comme un fou en ce moment, et on peut lire aussi des tas de nouvelles de lui dans *Fiction*. On vous reparlera de *Fiction* un autre jour, on vous dira l'âge de son capitaine et le couleur des dessous de sa directrice ; pour le moment lisez-le, j'y écris aussi, et c'est même ma principale source de revenus, mon percepteur en fait.

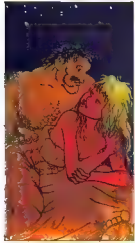
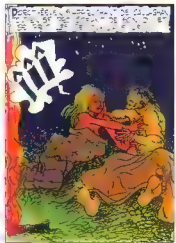
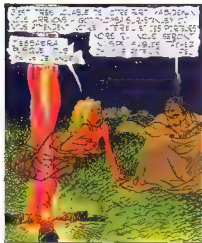
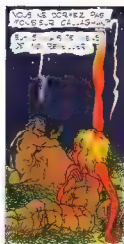
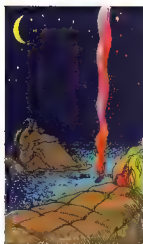
Et pour terminer, je signale aux foules ébahies la réédition de deux classiques américains des années 50 qui parurent il y a bien vingt ans de ça dans la mythique collection « *La Rayon Fantastique* », ex-quibus cadavre que tout le monde dépêche aujourd'hui, dépêchez-vous les retardataires, il ne va bientôt plus en rester. Ces deux classiques, ce sont *La ville sous globe* d'Edmond Hamilton et *Cailloux dans le ciel* d'Issac Asimov. Le second au moins de ces noms doit vous dire quelque chose, sinon c'est à désespérer de tout. L'Hamilton est en Masque/Science-fiction, l'Asimov en « J'ai lu ». Très beau pas cher. Et curieusement, les deux bouquins ont le même sujet, ou presque. Dans le premier, une petite ville américaine est projetée dans le futur après l'explosion d'une bombe atomique, et dans ce futur, les Américains de 1950 retrouvent leurs lointains descendants qui ont conquis la galaxie. Dans le second, des représentants de la civilisation galactique font un pèlerinage sur la Terre, qui est une planète oubliée et mourante, rongée par la radioactivité des vieilles guerres, et lui redonnent le coup de pouce qui préludera à une nouvelle renaissance.

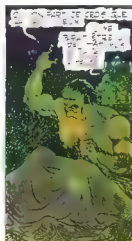
L'idéologie de ces deux choses, c'est la peur atomique plus la confiance dans la survie de l'humanité, c'est donc : il peut bien y avoir une guerre, l'Homme avec un grand H s'en sortira toujours. Petite question : c'est réactionnaire ou progressiste, comme message ? La réponse dans le prochain numéro, entre les petites annonces et l'horoscope du professeur Wolinski.

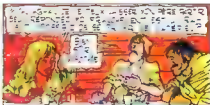
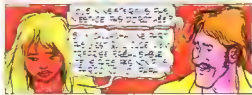
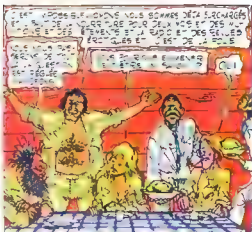
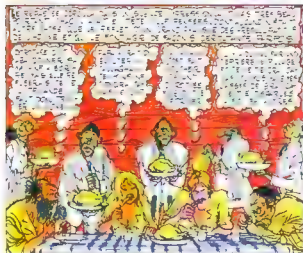
Andrew

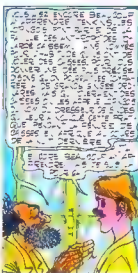
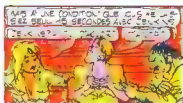
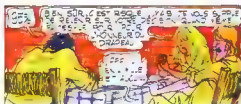
NOUS SOMES EN AFRIQUE... LE PROFESSEUR ARMSTRONG, DONT C'EST LA DERNIÈRE EXPÉDITION, N'A PU EMPLOYER SA FILLE, DOROTHÉE, DE L'ACCOMPAGNER POUR CETTE RANDONNÉE HISTORIQUE. ELLE A ÉTÉ CHARGÉE PAR SON JOURNAL, L'EXPÉDITION NED DE LONDON, DE FAIRE UN REPORTAGE SUR LE BUT DU VOYAGE, RÉCUSER LES TRACES DE L'ÉVENTUELLE CIVILISATION PEUT-ÊTRE DISPARUE DES ANZOBOL.

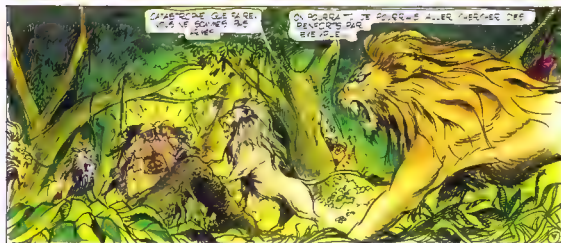
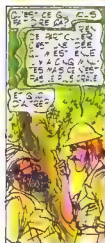
LE MARCHAND DE SAUCISSES
S'EST CASSE LA GUEULE A VÉLO,
EN PORTANT DES
SAUCISSES
AU MARCHAND
DE VÉLOS

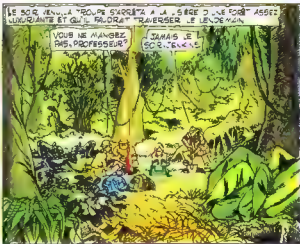


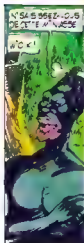
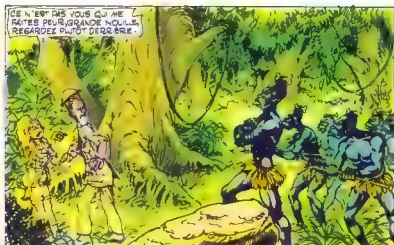


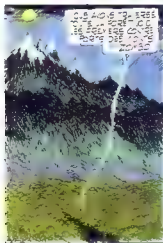
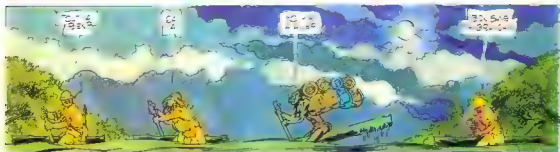
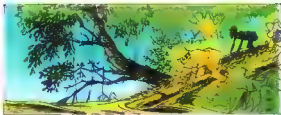
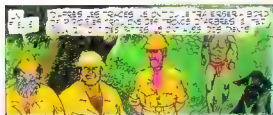


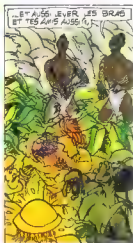


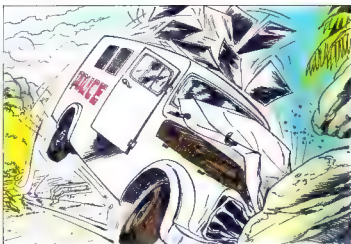












JE VOUS AVAIS MAL TIGÉ ?
A PARLÉ DES CHOSES HORRIBLES.
JE VOUS PLE DE ME PAROISSER.



NOUS STOPPONS JE
CROIS QUE VOUS
SOMMES ARRIVÉS



TCHAK!
AAAAAHHHHHHH

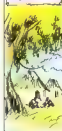


ET ES
VENGEZ
MAHAR!



ÉPILOGUE

H... JOURS
ON PASSE
A
SCONDABAL
LOS ANS
S'APPROCHENT
A RETOURNER
VERS
C... SA
ON



N. CHAGMAN,
CONNAISSEZ-VOUS
CE HOMME
PRE
D... ?
QU'EST-CE



SANS IMPORTANCE
CE N'Y PENSEZ
PLUS



ÉVEZ-MACHIN, JE VOUS
OFFRE CE PORTRAIT EN
COUVERTURE DES A... LES
S... ANTES QUE VOUS
L... ENSEMBLE



CESTE
SÈME... A...
C'EN FERA
CE SE D'EN
VIGILANCE



A' ROUBAIX, ON SÈME LE BLÉ
A' TOURCOING, ON Y CUIT LE PAIN
A' LILLE, QUELLE IMPORTANCE, ON S'EN BALANCE,
VIVE LILLE, ROUBAIX ET PUIS TOURCOING!

COIN

COIN

COIN

COIN

FIN

Hugot



Petit dico de la SF



ABERNATHY (Robert) : Écrivain américain né en 1924, et qui s'est surtout signalé dans les années 50. Aujourd'hui, il tire sa fièvre. En France, il doit sa modeste notoriété à deux nouvelles originales : L'AXOLOTL (qu'on peut trouver dans « Histoires de cosmonautes », en Livre de Poche), et UN HOMME CONTRE LA VILLE (dans « Les vingt meilleures histoires de science-fiction » chez Marabout). Dans la première, il imagine que l'homme n'est qu'une forme embryonnaire d'une créature qui n'atteindra son vrai développement qu'une fois dans l'espace (et il y a eu des cons pour écrire que le premier vol spatial de Gagarine rendait ce texte caduque !), dans la seconde, on voit un homme qui veut faire sauter une grande cité (sans doute New York) être finalement assassiné par la ville. Cette nouvelle est un inépuisable réservoir à symboles idéologiques et freudiens que je vous laisse la joie de découvrir. C'est tout, c'est peu, mais c'est pas mal quand même.

ABOMINABLE DOCTEUR PHIBES (L') : Film britannique réalisé en 1971 par Robert Fuest, avec Vincent Price, et dont l'astuce principale est reprise textuelle de L'HOMME AU MASQUE DE CIRE (André de Toth - 1953, avec le même Price), à savoir que le héros cache son visage abominablement brûlé sous une figure postiche... A part ça, le film de Fuest exploite à fond la veine rétro (voitures, avions, mobilier, costumes, toutes les folles années 25 y passent), ce qui se retrouve aussi dans l'agencement de l'intrigue (poursuites et crimes abominables) qui veulent rappeler Feuillade, Souvestre, Allain, Pearl White, Roux et Combaluzier. Tout ça est très agréable et fort esthétique, mais reste bien loin du chef-d'œuvre acclamé par quelques fanatiques frustrés. En 1973, Robert Fuest a remis ça avec LE RETOUR DE L'ABOMINABLE DOCTEUR PHIBES, où se détachent sans doute les figures de deux pittoresques policiers perdus dans le désert à la manière des Dupont dans L'ON VOIR, mais le cœur n'y est plus, et le film, une suite de sketches ratés sans lien logique. « Il faut savoir terminer une grève », a dit Séguy. A qui nous répondons : « Il faut savoir faire crever un héros sans finalité ni metteur en scène ! » Tadiou que c'est bien dit...

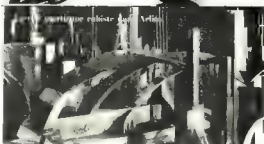
ACKERMAN (Forest J.) : S'il n'y avait qu'un fan ce serait celui-là. Autant dire qu'il serait facile à abattre. A part ça, le petit monde des fans trouve adorable ce pétulant Américain qui, frisant la soixantaine, se balade encore dans toutes les Conventions en distribuant sa photo, en parlant des fanzines qu'il a créés et de sa collection de bouquins de SF et d'horreur, unique au monde à ce qu'il paraît, et qui est stockée dans je ne sais combien de maisons de je ne sais combien de pièces. Ce dico n'aurait pas été complet sans la présence d'Ackerman, Forest J. Voilà, c'est fait. Il faut de tout pour faire un monde...

ADAMS (Neal) : Graphiste américain complètement inconnu en France, mais dont les spécialistes disent le plus grand bien. Il donne dans le « super-héros » avec sa série GREEN LANTERN mais dessine aussi parfois FLASH GORDON et SUPERMAN. Il n'y a pas de honte à ça et il faut bien manger tous les jours. Un jour, un éditeur de BD intelligent publiera Neal Adams en France, et un

critique intelligent pourra alors vous en parler intelligemment. C'est pas demain la veille...

AELITA : Film soviétique de Jacob Protazanov, d'après le roman de Tolstoï (Alexei, pas Léon), réalisé en 1924. C'est sans doute le premier film de SF soviétique, tourné en plein bouillonnement révolutionnaire, donc avec des idées pas encore sélerosées et mises au pas. On y voit un hardi cosmonaute (les cosmonautes, si vous ne l'aviez pas remarqué, sont toujours hardis) s'envoler pour la planète Mars, avec la reine de laquelle il a été en correspondance télépathique, et mener à bien là-bas une vraie révolution prolétarienne. L'œuvre se signale surtout par de très beaux décors cubistes (la cité martienne, traitée au mépris de tout réalisme), elle peut se voir encore aujourd'hui sans ennui. Même, en y regardant bien, on peut y lire la critique implicite de l'histoire exemplaire et moralisante racontée. C'est beau, le second degré...

AGAPIT (Marc) : Écrivain français, né en 1897, c'était pas hier. Sa signature est apparue pour la première fois en 1958, avec le n° 40 de la collection « Angoisse » du Fleuve Noir, un bouquin titré AGENCE TOUS CRIMES. Quarante-deux autres ont suivi jusqu'au



dernier, LE DRAGON DE LA MIERE (n° 260), qui terminait ou presque une série qui a été enterrée en juillet 74 (elle était apparue en 1954), parce qu'elle ne se vendait pas assez. Pleurez, mes frères !... Sur la collection, et sur Agapit qui, au milieu de trop nombreux tâcherons, en était un des plus beaux fleurons. Agapit, c'était un ton inimitable et très particulier, fait de froideur gouailleuse (on pourrait presque parler de distanciation si on était dans un journal intellectuel) et d'un certain sadisme rigolo. Ses intrigues reposent presque toujours sur le même schéma : la machination tortueuse, qui prend des allures d'autant plus grand-guignolesque qu'elle a pour but quelque chose de très prosaïque (vengeance ou fric), et dont la victime et témoin est toujours un être faible et désarmé (enfant innocent, ou vieillard grabataire). Le résultat est assez fascinant. D'abord « sérieux », les romans d'Agapit, se sont, au cours des ans, de plus en plus délibérément tournés vers un humour débridé, l'auteur usant et abusant de clin d'œil et allant jusqu'à se pasticher lui-même, ou interpellant ses lecteurs pour leur faire remarquer la beauté de son style ou la puissance du suspense !

Agapit est un type que j'aimerais bien connaître. Il est inutile de donner ici la liste complète de ses bouquins, puisqu'ils sont tous (sauf les deux ou trois plus récents) retirés de la vente ou épuisés. Il ne reste qu'à



souhaiter que quelqu'un les rééditera. Marabout par exemple. Je me demande comment il va gagner sa croûte, maintenant qu'a Angeisse » n'est plus. C'est important la croûte. Peut-être qu'il va écrire de la science-fiction. Pourquoi pas ? Ça lui est d'ailleurs arrivé au moins une fois, dans les années 50, en publiant aux Editions METAL (la Série 2000 n°), et sous son vrai nom (Adrien Sobra), un truc intéressant. PORTES SUR L'INCONNU. A suivre donc, les yeux fixés sur la ligne noire du Fleuve...

« AILLEURS » : Fanzine extrêmement célèbre publié dans les années 50 (c'est fou ce qu'il se passait comme choses dans les années 50) par le club « Eutopia », animé par Pierre Versins, auteur de la monumentale ENCYCLOPÉDIE DE LA SCIENCE-FICTION, laquelle n'est qu'une pauvre petite chose en regard de ce que deviendra ce dico de la SF. Tout ce que la SF française comptait comme célébrités a écrit dans « Ailleurs », et plus personne aujourd'hui (et son directeur en premier) ne peut évoquer ce fanzine mort en 1963 sans verser d'amères larmes et se tordre les poignets de douleur. Moi qui vous cause, je n'en ai jamais vu un seul exemplaire, même de loin, et ça ne me fait ni chaud ni froid. Mais y consacrer une place pareille dans ce dico vous prouve au moins mon objectivité.

(à suivre)

Professeur Choron Les jeux de con du professeur Choron



« Il y a un grand air de bonhomme... »
« C'est un grand air de bonhomme... »
« C'est un grand air de bonhomme... »

Il y a un petit air de bonhomme...
Il y a un petit air de bonhomme...
Il y a un petit air de bonhomme...

Il y a un petit air de bonhomme...
Il y a un petit air de bonhomme...
Il y a un petit air de bonhomme...



EN VENTE PARTOUT

TROUVE OUI ?

Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...



VERTIGINEUX

Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...



SAULONON

Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...



DESODOR SANT

Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...



HOUBROS

Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...



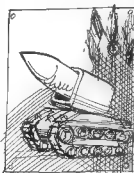
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...

Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...

Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...

Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...
Alors qu'il était en train de se faire un bon repas...

25% DU BUDGET
MONDIAL POUR L'ARMÉE



Wof!

40% DES HOMMES
ONT FAIM...



UNICEF
BP. 150 PARIS



49% POUR L'UNION
DE LA GAUCHE



75% DES FRANÇAIS
CROIENT EN DIEU



99% DE
VOIX DANS LES
PAYS TOTA-
LITAIRES

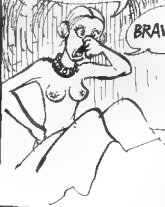
LES CHIFFRES, ÇA
NE DIT PLUS RIEN...

LES SONDAGES, QUAND ON
N'EST PAS DIRECTEMENT CON-
CERNÉ, ÇA N'EMET GUÈRE...



TOI, TU RÉAGIS
EN MILITANT, MOI
JE RÉAGIS PLUTÔT
EN SOCIOLOGUE ..

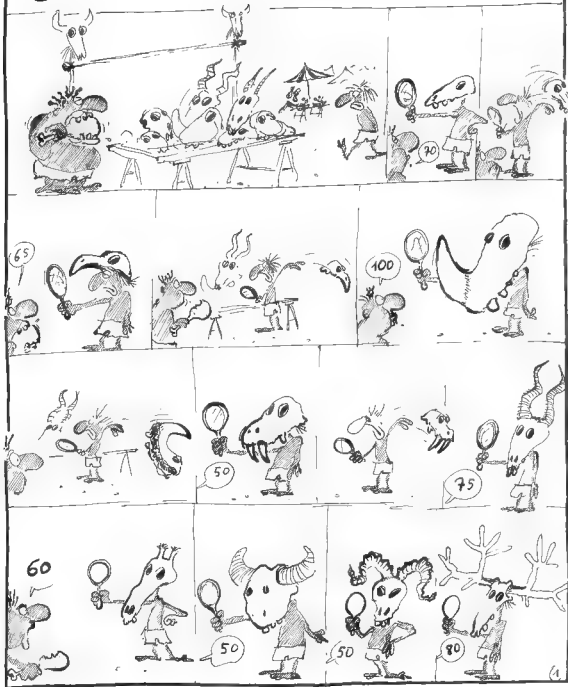
6% DE FRANÇAIS SEU-
LEMENT CHANGENT DE SLIP
TOUS LES JOURS!

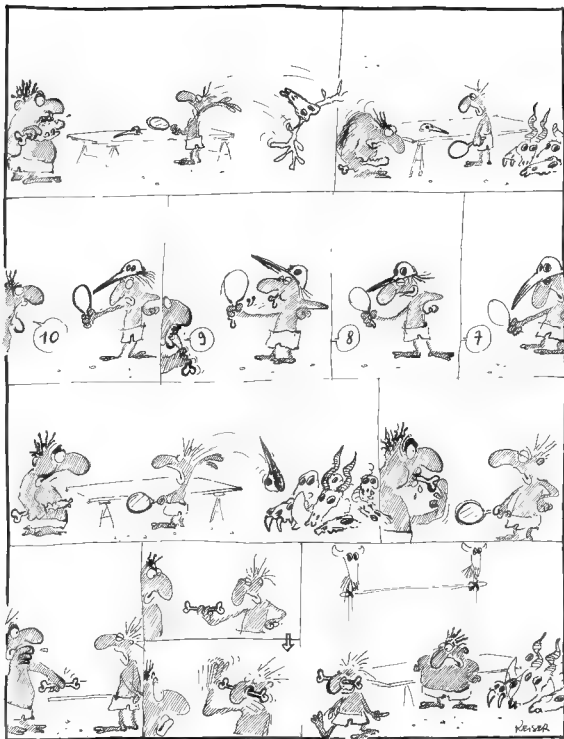


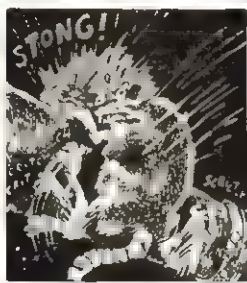
BRAVO!

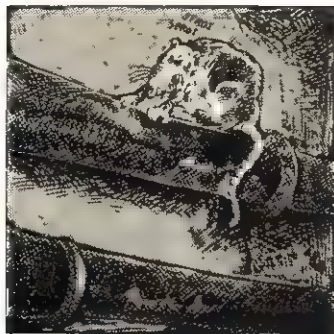


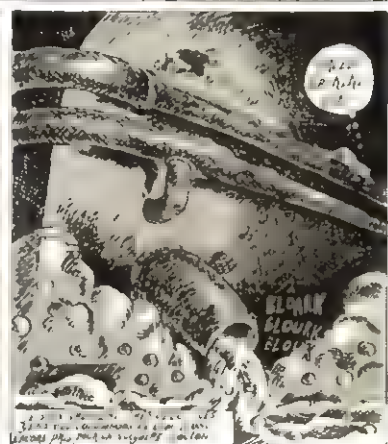
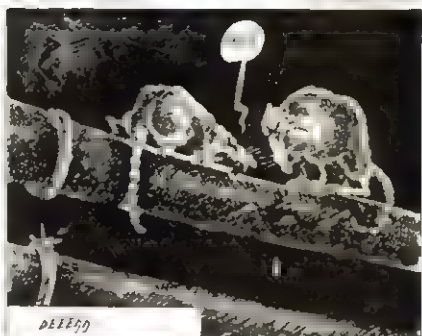
LA VIE AU GRAND AIR

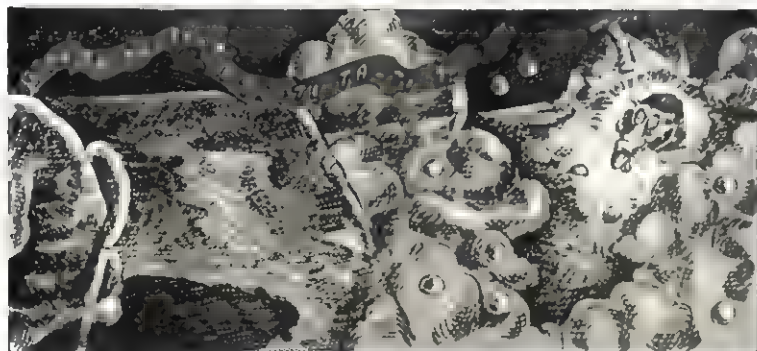
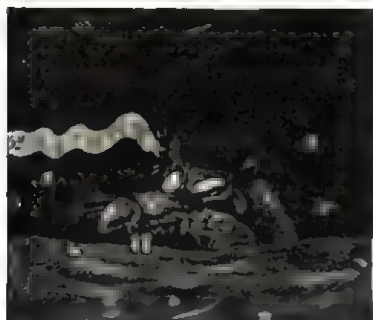
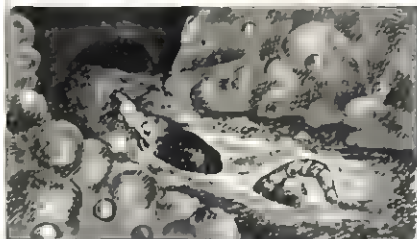


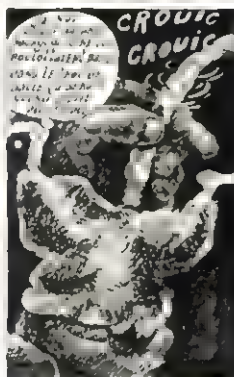


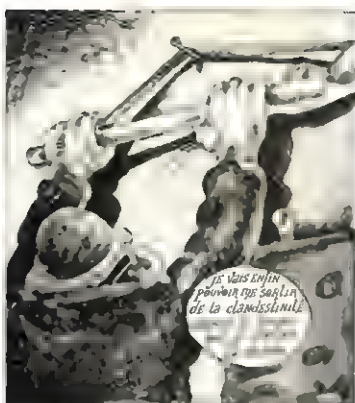


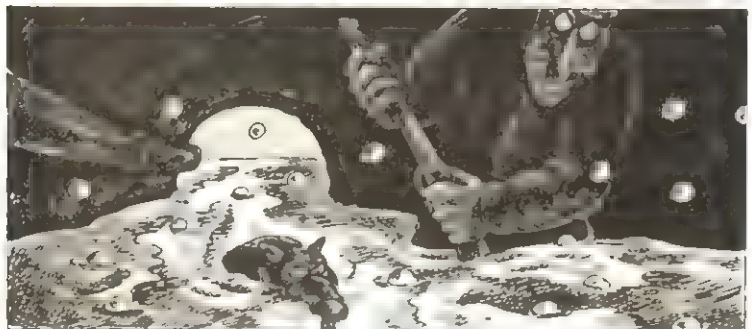


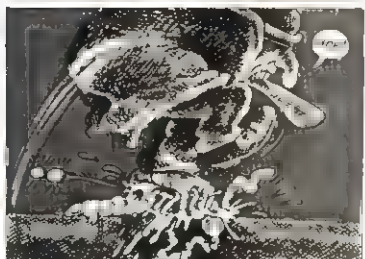
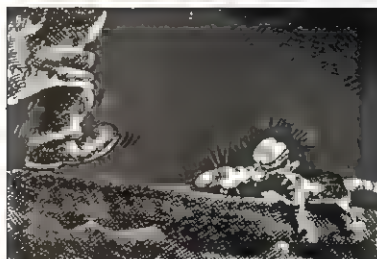
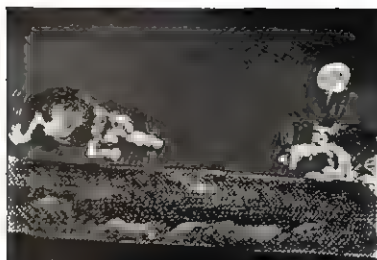


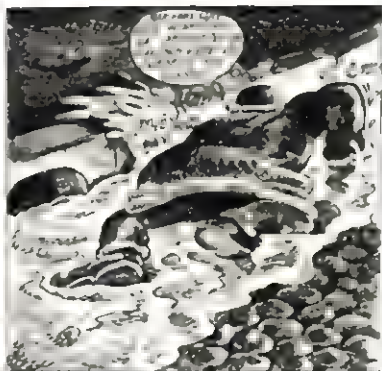














La Ironique de Cucullus



Pourquoi un classique est-il un classique ? A cette question idiote, je répondrai sobrement : parce qu'on ne s'en lasse pas. On ne peut pas dire qui a inventé la blanquette de veau, mais seulement qu'à force de faire bouillir des bas morceaux et de les manger dans une sauce faite avec le bouillon de cuisson, on s'est retrouvé avec la Cinquième de Beethoven jouée par Albert Ayler au moment où Salomé enlève le septième slip.

Blanquette c'est un mot qui désigne aussi un tas d'autres choses, depuis un raisin blanc genre chasselas, en passant par un vin blanc mousseux du Langue doc, le produit de la première distillation de l'eau de vie, la mâche, une petite poire d'été, une variété de figue à longue queue, mais, pour ce repas, il désignera seulement un ragout de viande blanche, et particulièrement de veau. C'est honteux de manger du veau. C'est fin de civilisation comme on dit fin de race, pour chaque veau qu'on mange trois enfants trépassent, c'est cancérogène, si on mange du veau, on va en enfer. Mais voilà, c'est bon quand c'est bon. Comment s'en assurer ? Comme, e l'ai dit il y a quelques mois, ça dépend du boucher. Transformez vous donc en fin limier, engagez des espions pour trouver l'homme qu'il vous faut. Si le morceau proposé est trop maigre, trop rose, trop jaune, n'achetez pas. Le morceau de flanchet, car pour moi les autres choix sont hérétiques. Un des plaisirs de la blanquette, en effet, c'est que tout en restant sans ambiguïté le même plat, il en existe autant de variantes que de cuisiniers. On peut la faire infecte et fort bon marché, horriblement compliquée et onéreuse. Ma recette est simple, mais exige donc du flanchet de première qualité, du flanchet comme s'il en pleuvait. Ne dites pas au boucher c'est pour tant de personnes,

faites-vous servir une livre par convive, pas moins. Il s'agit de la ventrée de blanquette, pas d'une entree comme dans la cuisine d'autrefois. S'il n'est pas trop tard, le boucher va couper dans le morceau des bandes de section à peu près carrée que vous couperez vous même en deux par la largeur au moment de faire cuire. Vous allez me trouver maniaque, mais c'est comme ça qu'elle est, ma blanquette exigeante.

Vous lavez rapidement les morceaux et les essuyez parfaitement bien. Dans une cuillerée de graisse d'oie, ou à la rigueur d'huile d'arachide si les champignons dont on va parler plus tard sont cuits au beurre, d'huile d'olive si vous c'est ce corps gras que vous aurez à utiliser, faites dorer chaque morceau sur les quatre faces. Le plus commode, c'est de le faire dans une poêle de grand diamètre et, dès que la viande a pris, sans attacher, une belle couleur, de transvaser les morceaux que l'on aura poivrés dans le récipient de cuisson définitive. Assez d'eau y sera à portée d'ébullition pour recouvrir le veau. Joignez bouquet garni, poivre en grain, sel, plus une belle carotte par personne. Une heure et demie à deux heures maximum, petit feu et marmite couverte, suffiront. Les gens bien prennent du bouillon pour faire cuire la viande. Les gens bien ne font pas souvent de la blanquette.

Que fait le lecteur de Charlie (mensuel) pendant que ça cuit tout seul ? Il écoute un disque de musique arabe, jette une brique, demande cinq cents pour sa consultation, devient vedette de cinéma, jongle avec un kriss malais, traverse la rue et couche avec une extraterrestre. Le lecteur ne manque pas d'occupations. Il y a quand même un moment où il faudra qu'il fasse un peu de riz. En fait, me concerne, je le fais, dans le cas aussi, la chinoise, car bien qu'il paraisse agglu-

tiné, la sauce détachera parfaitement les grains. Je rappelle qu'il faut avoir le riz à grande eau, mettre dans une petite cocotte épaisse deux fois autant d'eau que de riz, faire partir à feu vif et, quand des cratères se forment, couvrir et laisser gonfler à tout petit feu. Compter en tout vingt cinq minutes. Dès que la viande paraît cuite, il est temps de s'occuper de la sauce. Quittez l'extraterrestre, et puisez un litre du bouillon dans une casserole. Pour qu'il soit dégraissé au maximum, il suffit de mettre un feu plus vif à l'endroit où ça bout, il n'y a pas de graisse. C'est à qu'on opérera donc. Quand c'est terminé, baisser le feu sous la viande.

Pour beaucoup de personnes, c'est avec les sauces qu'on arrive à cette partie de la cuisine qui touche à la magie de l'art culinaire. Ne dit-on pas que tel chef est un grand saucier, un peu comme d'un curé qu'il est un grand théologien ? C'est vrai que les sauces tournent. C'est en général parce qu'on n'a pas pris le temps de faire calmement ce qui ne demande qu'un peu de soin et des précautions qui tiennent surtout de la chimie élémentaire. Quand vous serez sûr de vous, vous économiserez une casserole en prenant votre bouillon au fur et à mesure. En l'ayant réservé d'avance, vous êtes sûr de la quantité, qui est indiquée, comme tous les éléments de la recette, pour quatre affirmées. Pour faire votre roux blond, mesurez deux grosses cuillerées de farine que vous mettez dans votre casserole avec cinquante grammes de beurre à feu moyen, pas trop fort. L'idée est de faire cuire le mélange jusqu'à ce qu'il prenne une petite couleur, en tournant sans arrêter avec une cuillère de bois. En incorporant peu à peu le bouillon chaud, en commençant par de petites quantités et sans arrêter de touiller, on fait un fond de sauce sans aucun gru-

meu Le grumeau, c'est la honte Si on met tout de suite trop de bouillon, la pâte cuite refusera obstinément de se délayer et c'est comme ça qu'on se retrouve au restaurant La sauce obtenue doit être assez légère, car elle va épaissir à feu doux, et surtout avec la dernière opération Vous pouvez déjà sortir les morceaux de veau et les carottes et, après les avoir laissés s'égoutter au dessus de leur casserole, les incorporer à la sauce

Votre façon de personnaliser le plat, c'est par les champignons. Faites suer doucement au beurre et incorporez quand la base de la sauce est faite. Si vous avez des cèpes, faites cuire à l'huile d'olive. En général, on se trouve avec des champignons séchés. Faites tremper une bonne heure dans de l'eau tiède que vous changerez. C'est souvent assez fort, aussi la meilleure solution consiste à prévoir des champignons de Paris, frais, ceux-là, que l'on fera cuire avec les séchés, bien égouttés, cèpes, morilles, coulemes etc. Il est par contre inutile si on ne veut pas mélanger plusieurs espèces de champignons secs, ce qui ferait un goût trop compliqué. Chaque espace apportera une variation intéressante à la recette et une bonne raison de refaire de la blanquette.

La dernière opération se fera au moment de servir. Prenez un bol. Mettez un jaune d'œuf et cent grammes de crème fraîche. Mélangez bien, et incorporez un petit peu de bouillon en remuant immédiatement. S. vous en mettez trop, l'œuf va cuire et se trier, c'est-à-dire qu'il n'y aura plus qu'à recommencer. Quand vous aurez étendu le mélange avec suffisamment de boui ou, vous pourriez sans crainte verser le tout dans la casserole sous laquelle vous aurez éteint le feu. Rectifiez l'assaisonnement et mettez un peu de jus de citron, au goût. Il ne reste plus qu'à servir. Le reste du bouillon tenu au frais, ce qui permettra d'enlever la graisse figée le plus facilement du monde, sera la base d'une soupe pour le lendemain. Tout simplement, on fera un consommé à l'œuf en battant un œuf pour deux avec quelques gouttes d'huile et un peu de muscade râpée que l'on versera en tourmant dans la soupière au moment de servir. Ce n'est pas mal non plus. Cela prolongera avec esprit le souvenir du remarquable équilibre de la blanquette. S'il en restait, ça se réchauffe parfaitement, à condition d'y aller doucement.

La banquette de chemin de fer se prépare de la même façon, mais est plus ferme et moins goûteuse.

Feiffer



Graph-1. t

Téléphone 633 27 34
Abonnement 12 numéros 67 F
Étranger 73 F
Dépôt légal Quatrième trimestre 1974
Imprimeur Presses de la Bûche
Distribution NMPP

Directeur de la publication Georges Bernier
 Rédacteur en chef Wolinski
 Ange tuteur-lingue Cavanna
 Espion Willem
 Editions du square s.r.l au capital de 30 000 F
 Siège social 10, rue des Trois-Portes, Paris-5^e

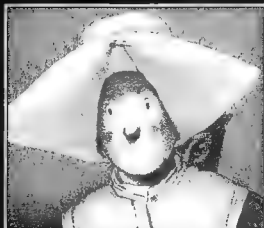
Andy Capp

Smythe









LOUKOUMS, TRANSISTORS, RACISME ET MUSIQUE ARABE

« Ne pas bronzer idiot... On a beaucoup parlé dans les journaux du Festival de Tabarka 1974, le second du nom, qui s'est déroulé comme l'année précédente en juillet et en août. Résumons pour les non-initiés une organisation qui propose, en un lieu encore préservé des méfaits du tourisme de consommation — au nord-ouest de la Tunisie, tout près de la frontière algérienne — et pour un prix relativement économique, deux semaines de vacances « différentes ». Du soleil, de la baignade et du bronzage, certes, mais aussi, dans la journée, des ateliers (photo, peinture, danse, yoga, cours de langue arabe, etc.), et surtout, le soir, des concerts : pop, jazz, musique contemporaine, classique, etc. Et pour attirer le monde, on n'a pas lésiné sur le choix des vedettes. Joan Baez, Johnny Otis, les Soft Machine, Claude Nougaro, Kenny Clarke, Frank Wright (l'année dernière Miles Davis, Ten Years After, Ravi Shankar...), et nous en passons. Bref, une initiative qu'on ne peut au départ qu'encourager dans un pays où si peu d'efforts ont été faits pour ceux qui n'arrivent pas les poches bourrées de billets de banque et surtout qui ne tiennent pas à passer des vacances enfermés dans des hôtels moderno-luxuoso-bidons, totalement coupés de la vie du peuple arabe. Pourtant, malgré l'afflux d'un grand nombre de jeunes européens — pour la plupart, des français —, la grande fête escomptée ne semble pas avoir eu lieu. Les ateliers ont été plus ou moins boudés (ce qui n'est pas étonnant après des mois d'abrutissement dans les villes, ne préféreriez-vous pas, dans la journée, le détente sous le soleil, la baignade, la promenade, la liberté sans complexe à tous «loisirs culturels dirigés» ?) et, ce qui est plus grave, les rapports établis avec la population locale sont apparus plus ou moins superficiels. Il n'y a pas eu réellement de «communication». Tout ceci, c'est ce que vous avez pu lire dans les journaux et ce que vous ont peut-être raconté de vive voix certains de ceux qui sont allés cet été à Tabarka.



Il est facile de démolir, surtout après coup, et nous ne voulons pas tomber dans ce travers. Encore une fois, l'entreprise de Tabarka est, au départ, louable : vouloir développer un tourisme « différent », plus intelligent, c'est plutôt sympathique, non ? Mais il y a tout de même un hic, et ce hic est d'une telle taille qu'il nous paraît étonnant que personne ne l'ait remarqué. C'est ce hic qui nous a empêché d'aller à Tabarka, qui nous a ôté toute envie d'y mettre les pieds alors que nous nous trouvions à la même époque en Tunisie traverser la Méditerranée pour écouter de la pop, du jazz, de la musique contemporaine, du classique ou même du free, bref, tout ce que l'on peut écouter chez nous à longueur d'année... Pour notre part, si nous allions dans les pays arabes, c'est plutôt pour écouter... de la musique arabe !

Et que l'on ne nous parle pas des quelques timides manifestations de musique locale annoncées (il suffirait de comparer les deux budgets octroyés, celui de la musique occidentale et celui de la musique arabe). Mais, nous diront les organisateurs du festival, savez-vous que ces quelques manifestations n'ont été pour ainsi dire suivies que par le public « autochtone », que les européens les ont quasi ignorées ? Oui, nous le savons, et c'est bien triste. Le journaliste du Nouvel Observateur racontait, entre autres, comment les fans de Frank Wright n'avaient pas jugé utile d'assister au spectacle de la troupe de chant et de danse Houamda de Tabarka, et il se

questionnait mépris de l'art populaire ? Racisme résurgent ? Croyance naïve en l'infériorité ou l'indigence de la culture locale ?

Nous n'avons évidemment rien contre les artistes occidentaux choisis, bien au contraire (surtout lorsqu'il s'agit d'afro-occidentaux tels que les jazzmen noirs), mais il nous paraît regrettable qu'à l'effort en faveur de ceux-ci n'ait pas correspondu un effort similaire en faveur de la musique arabe. En invitant Miles Davis ou Joan Baez, les organisateurs savent bien qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre et, dans l'optique qui est la leur, ils ont sans doute raison. Mais croient-ils que pour la musique arabe, ils déplacent les foules en ne présentant que quelques manifestations de petits groupes de folklore local auxquelles le public européen non-initié n'assistera qu'en se forçant, en ayant plus ou moins l'impression de faire une « B.A. culturelle » ? (ne voir ici aucune descendance de notre part envers les petits groupes de folklore peu connus : il en est de très bons. Simplement, leurs qualités sont plus discrètes, plus difficiles à percevoir pour les non-connaisseurs. Ou alors il faudrait être logique et ne faire venir en pop ou en jazz, que des gens peu célèbres, des non-vedettes à découvrir). Il ne manque pas d'artistes tunisiens de grande renommée, et le choix pourrait s'étendre à d'autres, appartenant à tout le monde arabe : il y avait par exemple en Tunisie, à l'époque du festival, le grand chanteur syrien Sabah El Fakri et aussi la célèbre

chanteuse algéro-égyptienne Warda El Djazairia (avec un grand orchestre au complet !)

Un concert Warda à Tabarka : là, les européens auraient pu se rendre compte jusqu'où peut aller l'engouement populaire pour la musique arabe vivante ! Ils auraient été submergés, secoués dans leurs habitudes, peut-être fascinés, enthousiasmés eux aussi. A moins que, là encore, ils n'aient pas jugé bon de se déranger, préférant se réserver pour les programmes occidentaux... (tant pis pour eux avec le public local, les organisateurs seraient de toute façon rentrés dans leurs frais). Ravi Shankar avait bien été invité, il y a deux ans, pourquoi ne pas faire venir le joueur de oud irakien Munir Bachir ou le spécialiste libanais du busq Matar Mohamed, deux improvisateurs dont les tagamis sont loin d'être inférieurs aux ragas du sitariste indien (et dont, cela dit en passant, les cachets sont nettement inférieurs...). Ou encore — toujours pour les amateurs de défonce musicale — différents groupes de malouf parmi les plus renommés du Tunisie...

Bref, on nous aura compris : aucune animosité de principe contre le Festival de Tabarka, au contraire. Tout au plus un étonnement en ce qui concerne la programmation des concerts. Qu'une part plus belle soit faite à la musique arabe et on serait plutôt prêt à défendre cette entreprise, quelles que soient les difficultés qu'elle risque de rencontrer. Ou plutôt en raison même de ces difficultés.

Le grand mot a été tout à l'heure lâché Racisme. Et pourtant, directement ou indirectement, n'est-ce pas de cela qu'il s'agit, en France, avec la musique arabe ? Ici, on connaît mieux la musique indienne que la musique arabe, cette musique qui se joue là, si près de nous pourtant, dans le quartier, la rue d'à côté. Et n'est-il pas piquant de voir la plupart des défenseurs de la musique négro-américaine ignorer totalement celle du peuple arabe ? Comment ne voient-ils pas que le problème est fondamentalement le même ici qu'aux USA et qu'il n'est pas tant musical que social. Reconnaître la richesse de la musique arabe autrement que par quelques mots pour s'en défaire remettrait en cause nombre de préjugés trop bien ancrés sur l'homme arabe. Des préjugés que l'on tient à maintenir pour des motifs faciles à deviner. On a besoin, n'est-ce pas, d'une main d'œuvre docile et qui ne « pense pas ». Alors, si on commence à dire que la musique arabe n'est en rien

inférieure à la nôtre, que le travailleur émigré possède généralement une sensibilité musicale plus grande que celle de la majorité des Français, où allons-nous ?

Le racisme est un des cancers de notre société. Et le drame est que ce mal peut être plaqué à leur insu sur des gens qui se valent réellement non racistes. Exagérons-nous ? Demandez au hasard à des passants, dans la rue, de vous citer les noms des grands musiciens, chanteurs ou chanteuses arabes qu'ils connaissent, qu'il s'agisse d'artistes d'Algérie, du Maroc, de Tunisie, d'Égypte, du Liban, de Syrie, de Lybie, d'Irak, de n'importe quel pays du monde arabe. Neuf fois sur dix le néant total... Tout de même Oum Kalsoum, parce que les journaux ont beaucoup parlé des places qui se revendaient à prix d'or lors de son passage à l'Olympia en 1967 ! Mais c'est bien la seule. Jamais entendu parler de Farid El Atrache, ni même de Mohamed Abdel Wahab, et encore moins de Riad El Sounbati, Baligh Hamdi, Warda El Djazairia, Fairouz, Sabah, Sherazade, Nagat Essaghira, Khelifi Ahmed, Boudjema Blankis, Akli Hyahyane, Driassa, Doukkali, Bouchaib El Bidoui, Abdelhadi Belkhatay, Oulaya ou Naama. Même topo, à quelques nuances près, chez un grand nombre de « musicologues » (les quelques spécialistes de la musique arabe exceptés, bien sûr) certes, ils connaissent tout de même quelques noms importants du passé — Ziryab, ça leur dit quelque chose, ainsi que le grand livre de la musique d'Al Farabi — mais les choses se gâtent à partir de Sayed Darwish, le grand « passeur » égyptien du début du siècle, et finalement, en ce qui concerne la musique arabe vivante, moderne, celle d'aujourd'hui, eux non plus ne savent pas grand chose. Quant à l'écouter...

Une telle méconnaissance est à la fois trop radicale et trop généralisée pour être due au seul hasard. Mais il existe une manière très occidentale de se défendre — de défendre son in-culture — c'est d'invoquer le fameux concept de la pureté. C'est tellement sacré la musique arabe, la « vraie », n'est-ce pas, qu'il vaut mieux ne pas y toucher. Bah, voyons... des fois qu'il s'y trouve, sait-on jamais, un détournement, une quelconque impureté plutôt rien connaître ! Et alors qu'un des grands mérites de cette musique est, nous l'avons dit, qu'aucune frontière ne sépare nettement le « savant » du « populaire », on cherche à opposer la musique arabe traditionnelle (celle qui respecte à la lettre les tradi-

tions les plus anciennes) à l'autre, plus moderne et plus populaire, qui constitue la véritable musique arabe vivante, celle qu'écoutent actuellement plus de cent millions d'auditeurs au Proche-Orient et au Maghreb.

Et quand, dans une revue pop, au fil d'un article censé défendre la musique arabe, on peut lire que cette dernière « évoque généralement de longues mélodies sirupeuses brailées sur un fond musical acide d'une monotonie redoutable, que les gens de là-bas font leurs délices de cette mixture perpétuellement déversée par les transistors, laquelle conduit rapidement tout occidental normalement constitué à une nausée comparable à un excès de loukoums, mais que cette musique arabe populaire qui nous semble si pauvre n'est qu'une déformation commerciale récente, due à ceux qu'on pourrait appeler les Sheila et les Claude François du monde arabe... », les bras vous en tombent !...

Le rôle du transistor dans les pays du Tiers monde arabe est énorme on en trouve partout, c'est vrai (et souvent, depuis peu, avec un lecteur de cassette incorporé) ! Ils fonctionnent dans la rue, dans les maisons, dans les souks... Ils sont écoutés même à bicyclette, l'appareil collé contre l'oreille... Non pas des « variétés », mais au contraire de longs morceaux bien envoûtants de trente, quarante minutes ou plus. Les artistes qui passent le plus fréquemment sur les ondes sont des gens tels qu'Oum Kalsoum, Mohamed Abdel Wahab ou Farid El Atrache : ce sont eux auxquels on pense en évoquant « les Sheila et les Claude François du monde arabe » ? Certes, tout n'est évidemment pas d'un intérêt égal dans la musique arabe moderne, mais qu'elle puisse être susceptible de « donner la nausée à tout occidental normalement constitué » montre à tout le moins que son degré d'occidentalisation n'est pas trop avancé.

Sirap, acidité et surtout « loukoum ». Combien de fois avons-nous pu l'entendre, ce mot cliché ! Quand on l'a prononcé, il semble que l'on a tout dit plus question d'écouter quoi que ce soit, on rejette en bloc toute la musique arabe populaire actuelle, au moins on est sûr de ne pas se tromper.

Daniel Caux

Erratum : dans le dernier numéro, la légende de la première photo, en haut sur la page de gauche, était « le malouf chez Chergui » et non « Mezoued (Tatahouine) ».

L comme : L'INTESTIN

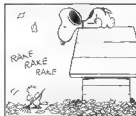
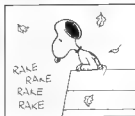


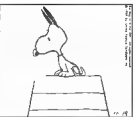
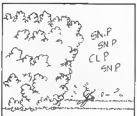
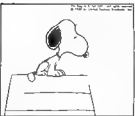
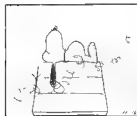
Apparition de l'intestin sur Rome le 26 avril 1994



Charles M. Schulz

PEANUTS







PEREZ N'EST MÊME PAS ARRIVÉ À TRADUIRE. HI-HI !

NOTÉ DU LECTEUR.





LES PETITS-MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

DE TROIS CONTEMPORAINS MÉRITANT ATTENTION

MOEBIUS a sa poignée d'admirateurs fidèles, depuis « Kara-Kiri » et « Rock & Folk » dans les années soixante, jusqu'à ses illustrations et couvertures de SF, principalement pour la maison Opta. De temps en temps, au fil des fanzines ou revues semi-professionnelles de qualité, on pouvait voir quelques rares dessins de Moebius, comme s'il avait un peu honte de montrer le plus dingue de son œuvre. Accessoirement, on savait qu'il était un peu célèbre avec son *Blueberry*, publié dans « Pilote », sur un scénario de l'éternel Charlier. *Blueberry*, histoire sans grandes surprises, a permis à Giraud (puisque c'est sous ce pseudonyme qu'il s'est fait connaître) de perfectionner définitivement son métier, de rôder son pinceau ou sa plume sur une histoire classique. Simple western au départ, avec son héros bagarreur et un peu naïf, la bande a rapidement décroché vers l'égo-BD, c'est-à-dire la bande qui se regarde elle-même, qui est dessinée pour le plaisir de

l'être, plus que pour raconter, pour dire quelque chose.

Si aujourd'hui ce type de démarche est devenu presque systématique chez les jeunes dessinateurs et qu'il nous sort par les yeux, c'était très nouveau à l'époque, et correspondait à un besoin collectif. Ce mouvement n'eut pas pour seul effet de nous offrir des contemplations de nombril à n'en plus finir, mais aussi d'obliger les dessinateurs à se poser quelques questions sur eux-mêmes, et il était bien temps. Sans tout cela, auraient-ils pu lancer leurs propres canards (L'Écho des Savanes, Mormal) ou réaliser leurs albums seuls dans leur coin, sans demander la permission à papa éditeur ? Entendons-nous : ces BD sur la vie du dessinateur, ces clin d'œil et private-jokes à usage des seuls « pros » sont devenus désormais insupportables, et un mouvement de retour au récit clairement raconté se dessine (si j'ose dire) déjà, et pas seulement dans la BD. Pour un Gotlib qui sait se raconter en restant quand même intéressant pour le public, combien d'étalages sordides de petites vies misé-

rables, de tristesses gnaganeuses prouvant que la société du spectacle n'était pas un concept creux ? Gir-Moebius commence déjà, avec son tout-nouveau-tout-bel album *LE BANDARD FOU* (Ed. du Framme, 15 F) à en sortir : là encore il a une longueur d'avance. Heureusement l'histoire est tellement jouissante (ça nous change un peu des magazines pour adolescents blâdineux et enjaquemairés) ; le graphisme tellement fou, la technique au point comme jamais, qu'on ne se pose plus la moindre question, on entre sans être forcément frappé par autre chose que l'aventure elle-même. Moebius, jusque c'est sous son vrai nom, Jean-Henri-Gaston Moebius qu'il a publié le meilleur de son œuvre) n'a pas son pareil pour, dans un seul dessin, évoquer tout un roman, toute une histoire qui ne sera jamais racontée, pour permettre au lecteur de faire cent autres rêves parallèles, de déborder lui-même avec sa propre imagination, s'il en a.

Dans le même temps, le libraire-éditeur Etienne Robiat (Futuropolis) a sorti, après son génial Calvo, un album GIR (40 F,





32 p., format 30 x 40 cm) à tirage limité (grouillez-vous). Dedans, outre la très belle *Dévation* parue dans « Pilote » encore plus chouette dans ce format, ses meilleures illustrations et couvertures pour Opta. Son *Shackley* (le meilleur auteur de SF américain pour bien des gens), illustré pour le Club de Livre d'Anticipation, était un grand moment de l'édition de SF. On peut revoir tout ça en même temps que d'autres choses plus maises (par leur sujet seulement): pourquoi pas dieu, quand on a un dessinateur comme Moebius sous la main, lui fait-on illustrer des auteurs imbeciles ou fascistes (les deux souvent) comme Paul Anderson, Robert Heinlein, Francis Carsac, Edmond Hamilton ou Gordon Dickson? Ce n'est pourtant pas les illustrateurs nulleurs qui manquent dans la maison Opta, faut-il punir les meilleurs ou est-ce pour faire mieux vendre les mauvais bouquins? Quant à Giraud, qu'il ne s'angoisse pas t'es dans la bonne direction, mon vieux.

PS - Paraît que j'arrête pas de dire du mal de la maison Dargaud, et que c'est à cause que je bosse à « Charlie ». En fait j'en débecte quand elle fait mal son boulot d'éditeur: quand c'est bien, je le dis aussi: par exemple elle vient de sortir des puzzles BD très bien, un de Giraud justement, et un de Drullillet, plus difficile, le vache. Pour prouver son bon goût, un éditeur ne voudrait-il pas rééditer le puzzle « Le libido » de Willem, sorti en 1989 à trop peu d'exemplaires chez Régine Desforges? Le puzzle est une activité passionnante, on ajoute des petits bouts connus pour faire un tou inconnu, comme à l'université. Mais là, ça marche.

SOULAS lui aussi est dans la bonne voie, surtout depuis 1988. D'ailleurs je ne sais pas ce qu'il foutait avant. Toujours est-il que c'est un des derniers de nos dessinateurs

polittiques. C'est un peu con de parler d'un mec qui bosse dans le même canard que soi, aussi causons de ce qu'il a fait ailleurs. Il vient de sortir une anthologie remarquable: **DESSINS POLITIQUES** MAI 88/MAI 74, classés chronologiquement par événements. On a ainsi un résumé de ce qu'il y a eu d'important depuis six ans, vu par les meilleurs dessinateurs du moment. Bien entendu, si on enlève ceux de « Charlie-Hebdo », ça fait comme le grand trou au milieu des Halles. Vous les connaissez ceux-là, mais il y a aussi ceux de « Zinc », de « Politique-Hebdo », etc., y compris les journaux de Mai 68, « Action » et « L'Enragé », et même le « Canard Enchaîné ». Le moins qu'on puisse dire, c'est que Soulas a bon goût, que il a des idées et que lui au moins a compris son époque, ce qu'on ne peut pas dire de beaucoup de gens. On peut aussi dire que dessine pas beaucoup, c'est pas comme certains. Un jury composé à parts égales de cons et de moins cons vient de lui décerner le Grand Prix de l'Humour Noir.

NEW-YORK MENACÉ



Dessins politiques

Les prix sont toujours cons, mais si ça peut aider Soulas à se faire connaître un peu mieux, on va pas faire la fine bouche. L'anthologie de Soulas est éditée par Baland, 34 F, 145 p., très beau.

Will EISNER était à Paris, il nous a causé de tout, de la BD dans les années 30-40, de l'underground, des comics. Intarissable, jeune à près de 60 ans, drôle. Après quelques années de retraite (il se contentait de publier les autres), il a permis à Dennis Kitchen (un des plus importants éditeurs de l'underground) de republier deux comics du SPIRIT. Gros succès. Depuis, c'est la grande compagnie Warren qui republie les anciens épisodes (6 parus). Certaines pages sont redessines, les couvertures inédites (colorées par Corben, rien que ça). C'est super-beau comme on dit dans certains journaux. On se rend compte de ce que certains BD underground lui doivent, « Harald Hedd » par exemple. Si vous voulez, un de ces jours, je vous cause d'« Harald Hedd », ça nous changera des années 50 mais pas tant que vous croyez. On peut dénicher des comics d'Eisner, avec d'autres comics à « Parallèles » (47, rue Saint-Honoré, Paris-1^{re}), « Actualités » (rue Dauphine, Paris-6^e), « Futuropolis » (130, rue du Théâtre-15^e) qui d'ailleurs peut vous les envoyer par correspondance, si vous êtes dans une province sans librairie sympa, et pour peu que M. Lelong cesse de faire chier les posthars.

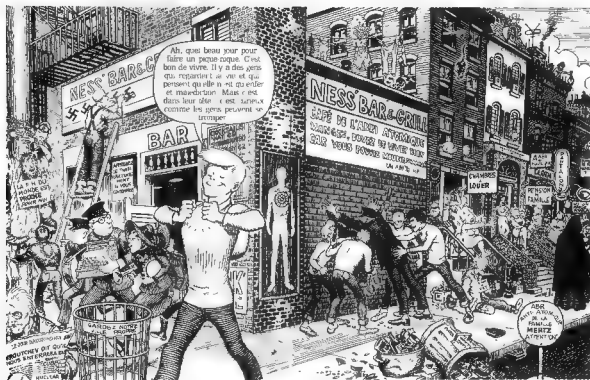
A part ça, y a la foire de la BD à Angoulême, comme l'an dernier, avec plein d'invités dont justement Gix, Soulas et Eisner, quelle coïncidence! Le soir de la clôture, le premier qui arrive à prononcer Théophraste Epistolier d'une seule traite, je lui offre un verre.

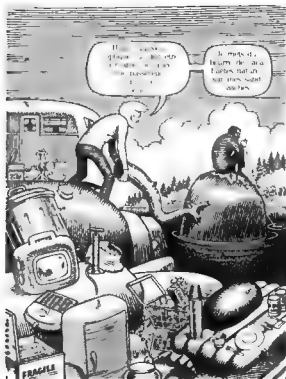
Théophraste Epistolier.

GOODMAN RENCONTRE SP*RM*N

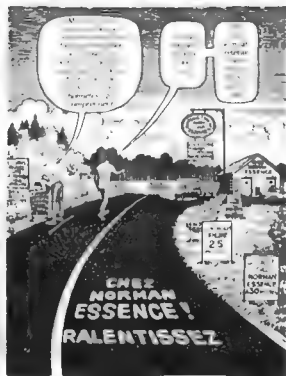
WILLY ELDER

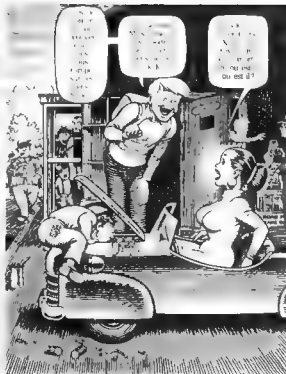
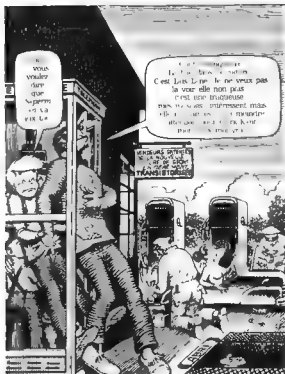
HARVEY KURTZMAN

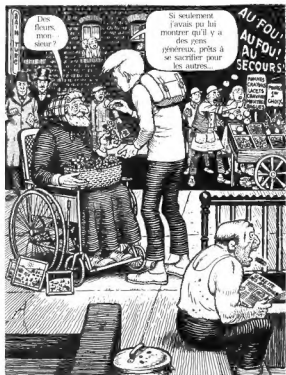


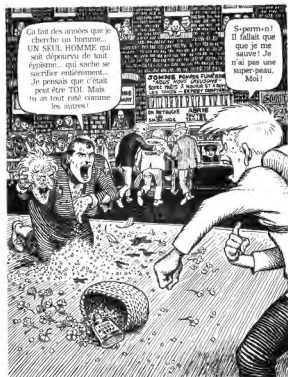












**HARA
KIRI** DEC. 84
N° 46
2.50 F
MENSUEL



**Goyeux
Noël !**

Il y a dix ans votre père vous a offert ce numéro d'Hara-Kiri pour Noël. Furieux, vous l'avez tué, vous en avez pris pour dix ans, vous êtes sorti hier de prison. Votre mère vous attendait

et elle vous a tendu le vieux numéro : «Il vaut cent fois plus qu'il y a 10 ans, vous a-t-elle dit» et dans les bras l'un de l'autre vous avez beaucoup ri en pensant à toute cette histoire.



Ulp.